This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

50

6000290078W

38684 d. 33

ESQUISSES BIOGRAPHIQUES.

CASIMIR DELAVIGNE

DEVANT SES CONCITOYENS,

PAR J. MORLENT,

Un des Auteurs de *la Normandie pittoresque*.

PORTRAIT, FAC-SIMILE.

PARIS.

VILETTE, LIBRAIRIE, BOULEVARD DES ITALIENS, MAISON D'OR;

HOUDAILLE, ÉDITEUR, RUE DES BEAUX-ARTS, 2.

1844

CASIMIR DELAVIGNE.

Le [illegible] de cet ouvrage doit concourir à la sous-[illegible] à VILLE DU HAVRE pour l'érection d'une statue [illegible]NIGNE.

Paris. — Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

A la liberté, debout devant la grande image,
Soldat, que la gloire a fait roi,
Je reçois sans retour, impérissable hommage
À ton armée offert par toi.
En y mêlant la Reine elle épouse ta gloire;
Elle en accable sa majesté.
Car s'il nous est permis d'adorer la victoire,
C'est aux pieds de la liberté.

Casimir Delavigne

A la liberté, debout devant ton grand image,
Voltaire, que la gloire a fait roi,
te reçoit dans cet asile impérissable d'hommage
à ton génie offert par toi.
En y mêlant la sienne elle épure ta gloire;
elle en accable sa majesté;
car s'il nous est permis d'adorer la victoire,
c'est aux pieds de la liberté.

Casimir Delavigne

ESQUISSES BIOGRAPHIQUES.

CASIMIR DELAVIGNE

DEVANT SES CONCITOYENS,

PAR J. MORLENT,

Un des Auteurs de *la Normandie Pittoresque*.

PARIS.

VILETTE, LIBRAIRE, BOULEVARD DES ITALIENS, MAISON D'OR;

HOUDAILLE, ÉDITEUR, RUE DES BEAUX-ARTS, 2.

1844

CASIMIR DELAVIGNE

ESQUISSES BIOGRAPHIQUES.

CASIMIR DELAVIGNE

DEVANT SES CONCITOYENS,

PAR J. MORLENT,

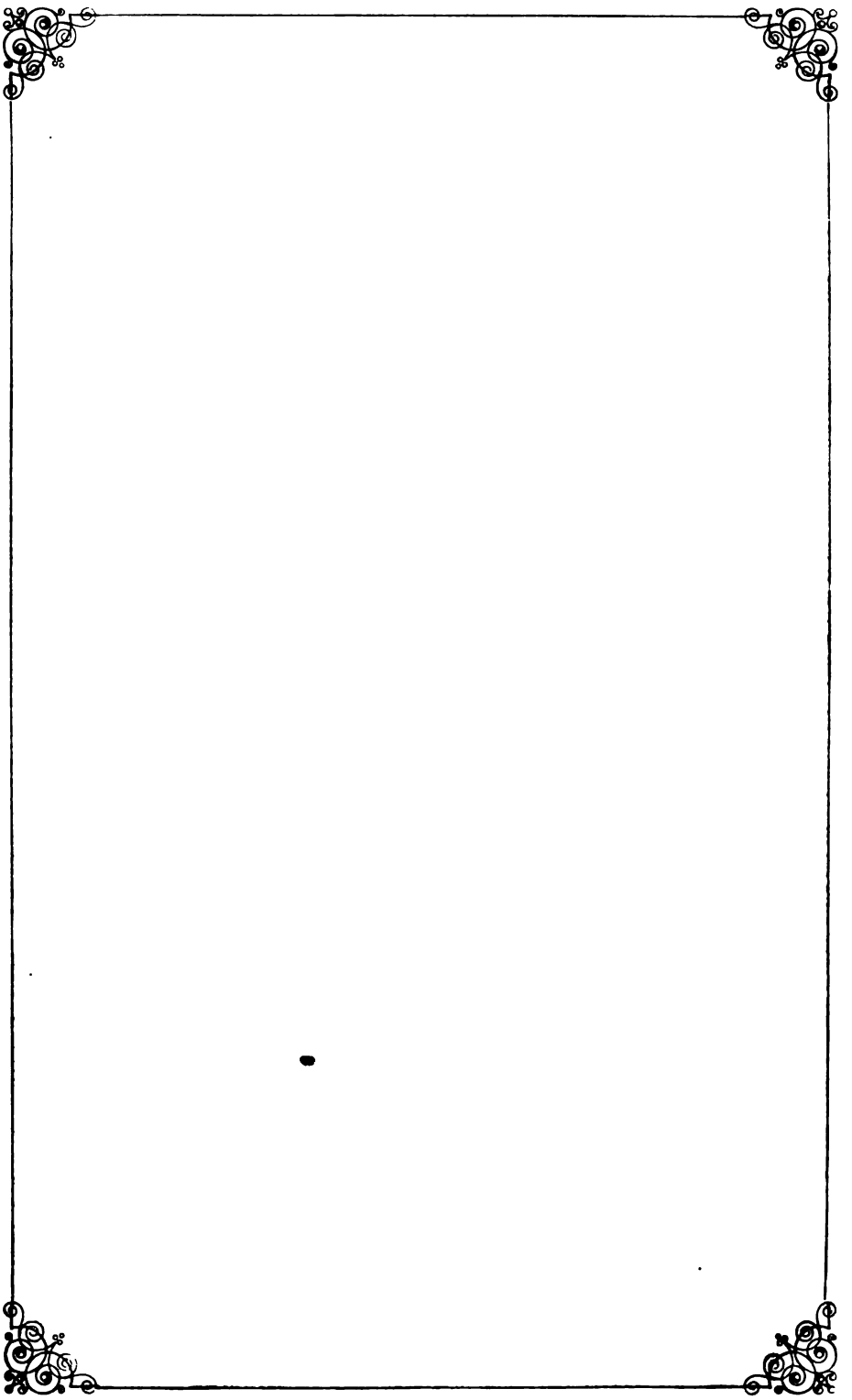
Un des Auteurs de *la Normandie Pittoresque*.

PARIS.

VILETTE, LIBRAIRE, BOULEVARD DES ITALIENS, MAISON D'OR ;

HOUDAILLE, ÉDITEUR, RUE DES BEAUX-ARTS, 2.

1844



À

LA VILLE DU HAVRE,

PATRIE

DE CASIMIR DELAVIGNE.

BODLEIAN
22 MAY 1951
LIBRARY

La France a perdu Casimir Delavigne, le poëte honnête homme et grand citoyen ; le Havre, sa patrie, lui a voté une statue.

En esquissant quelques traits de sa vie, de cette vie qui fut si belle, si glorieuse, si pure, je dirai si sainte, j'ai voulu, excitant leur zèle, faire, connaître à ceux dont il fut le compatriote combien la mémoire de Casimir Delavigne est digne de l'hommage public que les magistrats électifs du Havre lui ont réservé et quel reflet de sa gloire en recevra sa ville natale.

Cette tâche, à la fois si honorable et si difficile, je l'ai entreprise avec la conscience intime de mon insuffisance ; mais je devais obéir à la fois à un sentiment d'admiration profonde pour l'auteur de tant de chefs-d'œuvre et au sentiment plus impérieux encore d'une longue affection et d'une vive reconnaissance.

Que toutes les personnes qui ont bien voulu m'aider par de précieux documents à donner à mon travail le caractère de l'exactitude et de la vérité, trouvent ici l'expression sincère de ma gratitude. Qu'il me soit permis, en faisant violence à leur modestie, de désigner plus spécialement MM. Roquer, Alex. Eyriès et madame Leplay, du Havre ; MM. Tougard, de Rouen ; de Lopès et Morel, de Vernon ; L. Boitel, directeur de la *Revue du Lyonnais*.

JUSQU'A VINGT-TROIS ANS!

Avec quel noble amour il chante sa patrie!
Et du feu qui l'anime embrassant tous les cœurs,
Célèbre des vaincus plus grands que les vainqueurs!
Et lorsque l'étranger, flétrissant sa victoire,
Dévastait nos palais pour se faire une gloire,
Le poëte sur nous détournant les regards,
Sans appeler la guerre au secours des beaux-arts,
Nous montre l'avenir riche encor d'espérance,
Et sa muse à vingt ans vient consoler la France.

J. De Leval.

Deux fils aimés de notre belle France, l'auteur des *Méditations* et l'auteur des *Messéniennes*, naissaient au milieu de la tourmente révolutionnaire; tous deux « entendaient au berceau le bruit de ses fureurs, » et l'un et l'autre sont arrivés, par un chemin différent, à la gloire, « ce rêve des enfants et des peuples. » Le laurier du poëte ceint encore le front inspiré et vivant d'Alphonse de Lamartine : Casimir Delavigne est entré dans la tombe après avoir conquis son immortalité... et nous le pleurons.

Ce fut une terrible année que 1793. Cette année-là deux honorables citoyens du Havre étaient jetés dans les prisons de la ville : c'étaient le père et l'oncle de Casimir Delavigne. Une accusation capitale pesait sur leur tête ; ils avaient commis un grand crime, car ils s'étaient dévoués pour le salut d'un de leurs parents proscrit après avoir occupé un petit emploi à l'ex-cour du *tyran* Louis XVI, et dont ils avaient généreusement favorisé l'évasion.

Cela se passait quelques mois seulement après la naissance de Casimir, faible enfant que sa mère, malade, fut obligée de confier d'abord aux soins mercenaires d'une femme de moralité équivoque, qui trompa pendant quelques jours la confiance maternelle. Remis en d'autres mains, il y trouva une sollicitude pieuse, qui ne s'est jamais démentie, et qui entoura de soins intelligents cette frêle créature abandonnée en entrant dans la vie à deux femmes qui vivent encore pour le pleurer [1].

[1] Jean-François-Casimir Delavigne, fils de Louis-Augustin-Anselme et de Catherine-Louise Leconte, naquit au Havre, le 4 avril 1793. Déclaration de sa naissance fut faite le lendemain 5 avril à la mairie de cette ville et transcrite sur les registres de la municipalité. Il est né dans le quartier de Saint-François, sur la Barre-Solier. La maison habitée par son père, alors négociant au Havre, n'existe plus dans son état primitif. Sur l'emplacement qu'elle occupait, M. Sénéchal, entrepreneur, fit construire à l'angle de la rue Dauphine et du quai une autre maison, portant aujourd'hui le n° 27, et dont le propriétaire actuel est M. Poutz, négociant. M. Delavigne père avait établi, à Ingouville, une faïencerie qui a laissé son nom au quartier. C'est aux soins de madame Bazire, qui réside aujourd'hui sur la côte, que fut confié Casimir enfant, après qu'il eut été retiré des mains d'une première nourrice, reconnue indigne de ces fonctions. Sa sœur, cette excellente Babet, dont il sera quelquefois question

Après l'arrestation de son mari, madame Delavigne était partie pour Paris avec Germain, son fils aîné. Sa tendresse, justement alarmée des conséquences que pouvait avoir la mise en prévention qui l'avait privé de sa liberté, ne lui permettait pas de rester inactive. Quinze jours employés à d'incessantes sollicitations la rassurèrent un peu sur l'issue de cette affaire, et bientôt elle revint au Havre avec l'ordre de mise en liberté provisoire de son époux et de son frère; elle avait obtenu, ce qu'alors on n'obtenait guère, l'autorisation de les faire garder à vue dans leur propre maison, jusqu'à parfait acquittement.

Casimir avait deux ans et demi lorsque des affaires de commerce appelèrent toute sa famille à Hambourg; sa nourrice l'emmena à Paris, et de là elle revint à Mantes, qu'habitait alors sa bonne grand'mère : dans ce voyage, il reçut les premières atteintes d'une maladie qui mit ses jours en danger. La petite vérole, dont son visage conserva toute sa vie les stigmates, se déclara avec les plus fâcheux symptômes, et mit à une cruelle épreuve la vigilance de son aïeule et de sa nourrice.

M. Delavigne revint de Hambourg avec sa femme et son fils Germain, prit au Havre un nouveau domicile [1], et y établit Casimir avec Babet, la sœur de sa seconde nourrice.

A cette époque, l'instruction publique était négligée au Havre comme dans le reste de la France. Des revers de

dans le cours de cette notice, suivit la famille Delavigne à Paris, et s'attacha à Casimir, qui la regarda toujours comme sa nourrice.

[1] Rue d'Estimauville, maison de madame Courant.

fortune ne permettaient pas à M. Delavigne le luxe d'un instituteur privé pour ses enfants. Casimir fut envoyé à l'école chez un assez bon maître, l'abbé Trupel, où il resta jusqu'à l'âge de huit ans et demi [1].

C'était un écolier laborieux, zélé, docile, attentif aux leçons ; mais ce n'était pas un enfant sublime, pas même une intelligence précoce : on ne pouvait guère lui tenir compte alors que de sa bonne volonté. Rien ne le distinguait des élèves ordinaires, et quoique la douceur et la bonté naturelle de son caractère le fissent également chérir de son maître et de ses parents, maître ni parents n'eurent jamais la pensée qu'il y eût, dans cet enfant-là, de l'étoffe pour faire un jour un grand homme.

Casimir quitta la modeste école de la rue de la Gaffe sans avoir retiré beaucoup de fruit de ses premières études. Sa famille avait été s'établir à Paris : on le fit entrer au lycée Napoléon, aujourd'hui collége Henri IV. Dans ce nouvel établissement il montra toujours l'écolier *piocheur* ; mais cet amour de l'étude, que ne fécondait pas le développement de l'intelligence nécessaire pour amener d'heureux résultats, seul ne suffisait pas pour lui assigner, sur les bancs du lycée, les places les plus honorables. « C'est un excellent garçon, » disaient ses professeurs ; puis ils ajoutaient : « C'est une nature rebelle à l'instruction, et c'est fâcheux vraiment, personne ne travaille plus que lui ; mais personne aussi ne retire moins de fruit de ses veilles et de son labeur. »

[1] Ce maître tenait école rue de la Gaffe.

Mais Casimir arrive à l'âge de quatorze ans, et voilà qu'une révolution aussi imprévue que subite s'opère en lui ; avec la force physique lui vient cette tardive intelligence dont on désespérait : son œil doux et timide s'anime et s'éclaire, son front semble grandir par le travail secret de l'inspiration ; l'étincelle du génie électrise et développe spontanément et simultanément toutes ses facultés : le feu sacré est en lui. Arrière maintenant, élèves du lycée Napoléon si fiers de vos palmes scolaires ; arrière ; il faut aujourd'hui la première place à votre condisciple Casimir Delavigne ; trop longtemps il essuya, avec vos dédains peut-être, la poussière des bancs de l'école. Entendez-vous, il lui faut la première place ; et ses maîtres s'étonnent comme lui du changement qui s'est fait si vite, et sa famille tout entière s'en réjouit et l'en félicite. Et comme sa bonne mère l'embrasse ! et comme sa bonne nourrice est fière ! c'est du bonheur et de la joie pour tout le monde et pour cet excellent Germain, son frère, son ami, son conseil et son guide.

Quand le bandeau fatal qui voilait son intelligence eut disparu, Casimir sembla comprendre tout d'abord sa vocation ; et la poésie, qui a souvent pour un jeune homme de si décevantes caresses, lui sourit au milieu des rudiments de son éducation classique. Il fit des vers ; et jetant les yeux autour de lui pour voir ce qu'il y avait alors dans le monde de plus grand et de plus digne des prémices de sa muse, ses regards tombèrent sur les marches du trône impérial : il y vit le berceau d'un enfant qu'un aigle couvrait de ses ailes. Cet enfant s'appelait le

Roi de Rome, royauté nominale qui devait, hélas ! bientôt mourir étouffée sous le manteau des Césars germaniques.

Ce grand nom que venait de célébrer le rhétoricien de seize ans, lui porta bonheur. Son dithyrambe avait jeté les fondements de cette renommée qui devait l'élever si haut, et les encouragements que reçut le poëte aux premiers frémissements de sa lyre lui apprirent qu'il ne s'était pas trompé dans la route où il venait de s'engager.

En sortant du lycée avec tous les honneurs que peut en remporter le plus heureux et le plus favorisé des lauréats, Casimir rentra au sein de sa famille, éprouvée par de rudes adversités, et se livra presque sans distraction à ses penchants poétiques, fortifiant, par de nouvelles et bonnes études, l'instruction qu'il avait acquise en suivant, dans les dernières années, avec une remarquable distinction, tous les degrés de l'enseignement universitaire.

Il y avait alors à Paris un homme que Napoléon venait de mettre à la tête d'une nouvelle administration fiscale et peu populaire à son début. Cet homme était le comte Français (de Nantes). Il jouissait d'une belle réputation acquise par des succès de tribune et par des services rendus à l'état dans une longue et honorable carrière. Cet homme aimait les lettres, et fit souvent tourner au bénéfice de ceux qui les cultivaient les quelques sinécures dont il pouvait disposer dans ses bureaux : c'est à ce titre qu'il y avait installé deux littérateurs qui se firent ouvrir un peu plus tard les portes de l'Académie. Le dithyrambe de Casimir Delavigne sur la naissance du roi de Rome avait pénétré à la cour impériale et dans le

cabinet même du directeur général des *droits réunis*. Le comte Français manifesta le désir d'en connaître personnellement l'auteur : « Je sais, répondit-il à quelqu'un qui l'entretenait des espérances que donnait notre jeune poëte, je sais que sa famille n'est pas riche ; invitez-le à venir me voir, et peut-être finirons-nous par nous entendre. Je serais heureux de lui fournir les moyens de continuer des travaux si bien commencés. » Casimir comprenait tous les devoirs que lui imposait sa position ; et quand on lui porta la nouvelle des bonnes dispositions dans lesquelles on avait laissé celui qui voulait être son Mécène, il répondit assez résolument : « J'irai ; » mais il étouffait en même temps un gros soupir. Ah ! c'est qu'il était d'une timidité insurmontable. Vous pouviez lui demander mille vers, il les eût faits ; mais se trouver seul à seul avec un comte de l'empire, cette idée lui ôtait tout son courage. Il avait parlé déjà en beaux vers à la France, à Napoléon, au roi de Rome ; mais ni la France, ni Napoléon, ni le roi de Rome n'étaient là pour lui répondre ; et le face à face l'effrayait horriblement. Il n'en fut pas moins convenu que le lendemain il se présenterait à l'hôtel de la direction générale ; et ce fut une nuit affreuse que celle qui précéda cette visite : ce fut une nuit d'insomnie qui n'eut rien de poétique, absolument rien ; il la passa tout entière à étudier ce qu'il répondrait à ce haut fonctionnaire ; et vers le matin il se crut assez sûr de son éloquence fébrile pour ne pas redouter autant l'entrevue. Mais quand sonna l'heure de se rendre à l'hôtel, courage, éloquence, mémoire, tout l'avait aban-

donné ; il chercha presque querelle, lui si doux, si patient, au domestique qui venait l'aider à passer l'habit de cérémonie, tant il trouvait que ce jour-là César faisait prestement son service. « Mais, monsieur, disait le bon noir, dix heures sont sonnées ; vous arriverez trop tard. — Tu crois, César? eh bien ! tant mieux, vois-tu?—Mais il faudra recommencer demain. — Tu as raison. Mes gants ! donne vite. » Et le voilà parti, prenant son courage à deux mains, et rattachant dans sa tête les lambeaux de sa harangue oubliée.

Il eût volontiers pris, pour arriver à l'hôtel, le chemin le plus long, ainsi que faisait le bon la Fontaine. Peut-être le prit-il. Enfin, il arrive, le rouge au front et les jambes flageolantes, dans le salon d'attente, où il s'assied, attendant son tour et se rassurant un peu de l'assurance des nombreux solliciteurs qu'introduit dans le bienheureux cabinet l'huissier de service. Au bout d'une demi-heure et avant la fin du défilé, l'huissier annonce que l'audience est terminée, et le tour de Casimir n'est pas venu. C'est aussi qu'il avait laissé introduire avant lui tout ce qui avait voulu se faire introduire.

Tout joyeux, le cœur désoppressé, heureux comme s'il eût fait une belle action ou qu'il vînt d'être délivré d'un grand péril, il quitte lestement l'hôtel et rentre chez lui en se frottant gaillardement les mains. — On l'entoure, on le presse de questions. « Tu as vu M. Français ; eh bien ! conte-nous cela. — Je n'ai vu personne. — Eh ! d'où viens-tu donc?— Mais de son hôtel, où j'ai attendu tout une heure, moi, et une vingtaine de personnes, jus-

qu'à ce qu'un grand garçon soit venu nous dire : « A vendredi, messieurs. » — Tu ne t'es donc pas nommé? — A quoi bon ! — En ce cas, mon ami, dit Germain, il faudra y retourner vendredi et faire mieux la chose ; tu donneras ton nom. Si tu tardais davantage, M. le comte pourrait penser que tu ne veux pas le voir, et ce serait à la fois une inconvenance et une maladresse. — Eh bien donc, reprit Casimir, à vendredi ! » Il avait devant lui quarante-huit grandes heures de liberté, c'était presque du bonheur. Mais le cauchemar revint avec l'approche du vendredi si redouté. Il fallut recommencer la toilette. Pourtant il était plus aguerri que la première fois, et semblait bien résolu à ne pas prolonger ce qu'il appelait sa passion. La foule était ce jour-là plus nombreuse que le mercredi précédent ; ce n'est pas d'hier que date l'encombrement des antichambres des heureux dispensateurs des emplois publics. Il y avait pour Casimir à craindre ou à espérer que les deux battants du cabinet ne s'ouvrissent pas encore devant lui ; que faire dans un salon rempli d'indifférents? Penser au milieu de ce tumultueux isolement ; il pensa donc, et quelques minutes après avoir pensé, il prit sur la table une plume et une feuille de papier, y traça quelques lignes, et dit à l'huissier : « Veuillez porter ceci à M. le directeur général. » Or, voici ce que renfermait le billet :

Dieu, notre commun protecteur,
En versant ses bienfaits cache le bienfaiteur ;
Nous brûlons de le voir, le voir est impossible.
O vous, qui l'imitez par vos soins généreux,

Comme lui faites des heureux,
Mais ne soyez pas invisible [1].

L'homme de service revint au bout de quelques minutes et introduisit l'auteur dans le cabinet : au lieu du comte Français qu'il se disposait à saluer, il ne rencontra que le secrétaire général, qui lui dit avec une bienveillance due sans doute à la recommandation du maître : « Monsieur le comte ne doit pas être invisible pour vous ; c'est à sa maison de campagne qu'il vous recevra, et je pense que vous ferez bien de vous hâter de vous y rendre. » Cette fois la peur était dissipée, la timidité vaincue, le premier pas était fait, et la campagne effrayait moins que l'hôtel. Casimir partit le soir même pour la retraite champêtre de M. le comte, qui l'accueillit avec une cordialité charmante et le retint à dîner. Il s'établit tout de suite entre ces deux hommes une espèce de fraternité littéraire, qui mit Casimir fort à l'aise. Avant de prendre congé de son hôte, le poëte en reçut une lettre qu'il l'invita à remettre lui-même, et quand cela lui conviendrait, au secrétaire général. Aux allures encore un peu timides de Casimir, le comte Français avait jugé tout de suite à quel homme il avait affaire.

La joie arriva avec la lettre dans la famille du poëte. « Cette fois, se disait-on, Candide avait réussi. » (Candide était le nom qu'on lui donnait dans l'intimité fraternelle, et ce nom me semble bien trouvé.) Une petite place

[1] Cette improvisation, retrouvée dans la mémoire d'un ami, n'a pas été imprimée dans les œuvres de Casimir Delavigne.

était octroyée à Casimir dans les bureaux de l'administration des droits réunis. Le titulaire y fut accueilli et installé avec le cérémonial bureaucratique. Le premier jour, le garçon mit devant lui tout ce qu'il faut pour écrire. Le lendemain, Casimir trouva toutes les choses à la place qu'elles occupaient la veille. Notre homme, qui était consciencieux et laborieux à l'excès, avait pris ses fonctions au sérieux; exact comme un chronomètre, il se rendait à son bureau et y restait régulièrement aux heures prescrites, avec toute la ponctualité d'un bon et loyal expéditionnaire qui tient à vivre le plus honnêtement possible des grâces du budget de l'état. Une seule chose excitait sa surprise, c'est que, la besogne ne venant pas, il s'ennuyait un peu de la longue virginité du papier et des plumes dont la prévoyance administrative avait pourvu son pupitre. Sans doute cette prévoyance cachait une arrière-pensée de travail, et pourtant c'était en vain qu'il l'attendait chaque jour avec une constance et une résignation qui avait bien son côté comique pour ceux qui étaient dans le secret; mais la cause de cette inaction forcée échappait à sa pénétration. Il ne comprenait pas à quel point il est convenable qu'étant payé pour agir, la machine administrative fonctionnât sans lui.

Le comte Français fit plus encore pour son jeune protégé que de lui donner rang dans le personnel de son administration, il l'admit à ses soirées intimes, composées de quelques écrivains d'élite, dont les conseils et les entretiens furent très-utiles à Casimir Delavigne. La conversation du comte était, comme le style de ses composi-

tions littéraires, d'un ton exquis, et pleine de finesse, de délicatesse et d'élégance. Notre poëte y était à l'aise, parce qu'il était là comme tout le monde, sans qu'on le fît poser, ce qui eût à jamais effarouché sa candeur native; il parlait peu, écoutait beaucoup, et ne rentrait jamais chez lui sans s'arrêter avec plaisir sur l'idée de retourner au jour convenu chez son affectueux protecteur.

Ce fut à cette école qu'il étudia ce qu'on appelle dans le monde les convenances sociales, étude qu'il mit si bien à profit dans les pratiques de la vie usuelle. Dans une de ces soirées, le comte vint causer un instant avec le jeune poëte; il y avait plus d'un mois que Casimir comptait au nombre des employés des droits réunis, et certes il avait, par son assiduité, mérité qu'on le notât pour des bons points.

« Eh bien, lui dit son chef suprême en lui frappant familièrement sur l'épaule, comment nous trouvons-nous de notre nouvel emploi?

— Mais, monsieur le comte, je ne sais si le mot est juste : jusqu'à ce moment j'ai bien eu le titre, l'entrée des bureaux, où je me tiens le plus assidûment possible; quant à la besogne, je ne sais si l'on se défie de ma capacité, mais je suis comme sœur Anne, je ne vois rien venir.

— Et que faites-vous donc pendant ces huit mortelles heures?

— J'attends; j'attends le travail qui ne vient pas.

— Monsieur Delavigne, lui dit en riant le comte, vous êtes un honnête garçon; mais souvenez-vous de ceci et notez-le bien : je vous ai mis là pour que vous y soyez

le 29 quand le mois a trente jours, et le 30 lorsqu'il en a trente-un ; ce sont les dates d'émargement du rôle d'appointements. »

On comprend tout ce qu'il y avait d'ingénieusement délicat dans cette explication : aussi, quelque petit scrupule que lui suggérât sa conscience d'employé, Casimir s'accoutuma à ne pas compter aussi régulièrement les heures de bureau : on le vit moins souvent à l'administration centrale ; mais il se piqua de la même exactitude aux soirées du comte, et sa reconnaissance pour un si généreux procédé alla aussi loin qu'elle pouvait aller avec l'homme le plus capable d'apprécier un tel acte et d'en conserver « la mémoire du cœur. »

Un incident que nous ne devons pas taire, quoique son caractère n'ait rien de plus particulier à Casimir qu'à tous les jeunes Français qui atteignaient alors leur dix-huitième année, vint un instant faire trève à ses occupations bureaucratiques, à ses assiduités aux soirées du comte, et peut-être aussi aux poétiques inspirations de l'auteur du dithyrambe.

En retour de la gloire qu'il leur donnait, Napoléon exigeait beaucoup de ses peuples. L'impôt le plus lourd était sans doute cette conscription que les poëtes de l'empire appelaient *la dette de la patrie*. La dette était forte, impitoyablement exigée, et le gouvernement était un rigoureux créancier. « Payez, dit-il un jour à Casimir ; le terme est venu ; votre numéro vous fait conscrit ; payez, ou faites-vous remplacer ou réformer. » Pour se présenter avec quelque chance de succès devant un conseil de ré-

vision de l'époque, il fallait au moins produire une infirmité quelconque, afin de motiver son indulgence, quand il voulait bien, malgré la sévère précision des ordres d'en haut, consentir à se montrer indulgent.

Ce qui se passa dans cette circonstance doit être publié, car ce fait honore à la fois et l'homme qui a été l'objet d'un pareil dévouement et les auteurs de ce dévouement même.

Tous les jeunes gens du Havre, de la classe appelée sous les drapeaux, connaissant la faible santé de Casimir Delavigne, et prévoyant peut-être déjà l'éclat que son talent devait jeter sur sa ville natale, signèrent avec empressement le certificat qui devait le faire libérer du service militaire, et qui, en même temps, les exposait à partir à sa place : ils déclarèrent unanimement qu'il était sourd; mensonge sublime, qui avait été suggéré à quelques-uns d'entre eux par un souvenir d'enfance ou de collége. Ils s'étaient rappelé, les dignes jeunes gens, qu'un jour Casimir avait dit à l'un d'eux, en montrant un petit dépit d'écolier :

« Pourquoi me parles-tu toujours de ce côté? tu sais bien que j'ai cette oreille un peu paresseuse. »

Le mot était resté, et le mot avait servi le dévouement.

Le conseil réforma le poëte, que cent voix avaient, à leurs risques et périls, proclamé sourd à la face du conseil. Cela se passait à Rouen, où déjà sa belle réputation et son excellent caractère lui avaient fait autant d'admirateurs que d'amis sincères. Le secrétaire du conseil le fit venir à son bureau pour lui délivrer acte de la sentence

de réforme. Casimir s'assit à quelque distance de l'écrivain, qui, le certificat rédigé, lui dit malicieusement, à voix basse :

« Monsieur Delavigne, voici la pièce qui vous exonère, momentanément du moins, du service actif. »

Casimir, qui avait prêté sa *bonne* oreille aux dires du secrétaire, formula tout de suite, en fort bons termes, un remercîment qui lui valut cette admonition de la part du certificateur :

« C'est bien pour moi ; mais tâchez, pour les autres, de ne pas oublier que vous êtes sourd. »

Cette affaire vidée, le préfet, M. Stanislas de Girardin, le fit venir dans son cabinet, le complimenta à propos de la décision du conseil, et ajouta avec une extrême bienveillance :

« Monsieur Delavigne, cette affaire a causé à vous des ennuis, à votre famille de vives et cruelles inquiétudes ; allez d'abord rassurer vos parents ; puis, si cela vous est agréable, voici une lettre pour mon intendant : vous la lui porterez à Ermenonville ; ses frais ombrages vous feront oublier peut-être les mauvais jours que vous venez de passer ici. »

Casimir accepta avec joie cette double proposition : il resta toute une semaine à l'ermitage de Jean-Jacques Rousseau ; il y trouva des inspirations pour remercier en beaux vers l'homme qui lui fit ces doux loisirs ; et s'il évoqua quelquefois, dans ses poétiques rêveries, l'ombre du *philosophe* et du grand écrivain, ce ne fut sans doute ni pour en apprendre comment de bon fils on devient bon

père, ni quel langage on doit emprunter pour se montrer reconnaissant d'un bon procédé ou d'un service ; car, vous le savez tous, Jean-Jacques eut le tort d'être ingrat et le malheur d'être mauvais père.

Casimir conserva religieusement le souvenir de ce qu'avaient fait pour lui ses jeunes compatriotes : deux fois il me le raconta, l'œil humide, et avec les expressions de la plus vive gratitude ; c'est aussi que Casimir n'a jamais su oublier que les injures, les critiques passionnées, et qu'il avait une grande et belle âme qui se reflète dans tous ses ouvrages comme dans toutes les actions de sa vie.

En esquissant quelques traits de cette vie si pure, nous n'avons heureusement pas pris la tâche de relever toutes les bévues commises à dessein ou par ignorance par quelques-uns de ses biographes ; cependant il est une erreur que nous devons rectifier ici, parce que, reproduite, elle ôterait aux Havrais, nos concitoyens, le mérite du dévouement dont ils ont fait preuve dans la circonstance que nous avons rapportée. On a imprimé quelque part que, dans une visite que fit l'empereur au lycée Napoléon, pendant que les élèves étaient au réfectoire, le jeune Casimir, sollicité par le prince de réclamer une récompense pour son dithyrambe sur la naissance du roi de Rome, aurait répondu « qu'il demandait à être exempté du service militaire. » Cette anecdote est complétement fausse. Casimir Delavigne n'a jamais été élève interne au lycée Napoléon et n'a jamais eu l'honneur de parler à l'empereur. Si ce dithyrambe fut le prélude d'un

beau talent, il ne valut à l'auteur que l'estime et la bienveillance de ces hommes d'élite qui aiment à favoriser l'élan d'une haute et brillante réputation qu'ils ont devinée.

Sous la restauration, les ennemis politiques de Casimir Delavigne ne manquèrent pas de lui imputer à crime cette première inspiration ; et qui sait s'ils ne s'en servirent pas pour ravir au jeune poëte, chantre harmonieux du jeune roi, la place honorable qu'il dut, en quittant l'administration des droits réunis, à un personnage influent, homme d'état pourtant, qui n'avait pas jugé Casimir indigne de sa sollicitude ?

Mais n'anticipons pas sur les événements, et suivons encore, à travers les quelques jalons qu'on a plantés devant nous, les premiers pas de notre poëte dans la carrière qu'il a fini par s'ouvrir si glorieuse et si mémorable.

Avant de retourner à Rouen, pour obéir aux prescriptions légales, Casimir était venu passer quelques jours au Havre, et il y avait été vivement impressionné. C'était en 1812 ; la ville, abandonnée, pour ainsi dire, sous les canons anglais pendant les guerres de l'empire, donnait alors un noble exemple au pays par sa courageuse résistance. La rade était couverte au loin de bâtiments ennemis, sur lesquels flottait, avec une impertinence trop souvent impunie, le pavillon britannique. A cette vue, tout son sang avait reflué vers son cœur :

« Mon bras, se dit-il, serait d'un faible secours pour la France ; je n'ai de forts que le cœur et la pensée : je

les voue l'un et l'autre à mon pays. Je chanterai sa gloire; cela vaudra bien peut-être de mourir dans un hôpital. »

Libéré du service militaire, il put continuer ses travaux et se livrer à l'étude; car il étudiait toujours : il se faisait un fonds qu'il devait bientôt si noblement dépenser. De grands désastres allaient peser sur la France; il devait être témoin de ce que, depuis bien des siècles, il n'avait heureusement été donné à aucun poëte français de voir : d'abord l'ennemi à nos portes, puis l'ennemi chez nous, et le Cosaque abreuvant son cheval, sous les murs de Paris, dans les eaux de la Seine. Enfin tous les maux et toutes les hontes d'une invasion armée allaient passer sous ses yeux.

Mais jetons un regard en arrière. L'étoile de Casimir commençait à briller dans le monde littéraire; on était las de la froide poésie de l'empire; la poésie d'inspiration avait beau jeu à se produire, en dépit de l'Institut, dont la classe de la langue et de la littérature françaises caressait encore la vieille idée du poëme épique, et visait au moyen d'exciter l'émulation des poëtes et de galvaniser l'épopée. Afin d'arriver au but, cette classe, qui représentait alors l'ancienne Académie, avait proposé un prix qu'elle devait décerner, au concours de 1813, « à un épisode dans le genre épique, de pure invention ou tiré de l'histoire, et qui ne fût ni traduit ni imité d'aucun ouvrage ancien ou moderne. Le sujet était abandonné au choix des auteurs. Cette proposition cachait une pensée courtisanesque : il était aisé de deviner quel était le héros que les doctes voulaient qu'on chantât. Quelque soin

qu'ils eussent pris de déguiser leur petite flagornerie napoléonienne, leur espoir fut trompé, par les seuls concurrents du moins qu'ils jugèrent dignes de leur attention.

Casimir Delavigne avait concouru, et voici comment en parla, en séance publique, le secrétaire perpétuel de l'Académie Française :

« Nos espérances ont été déçues, dit-il, et le mot était juste, surtout dans le sens caché de la proposition : vingt-six pièces de vers ont été envoyées au concours ; aucune n'a paru mériter le prix, deux seulement ont obtenu des mentions honorables.

» La première a pour épigraphe :

» *Arma virumque cano.* »

Devise qui dut causer à l'Académie une cruelle déception.

CHARLES XII A LA BATAILLE DE NARVA.

« Ce sujet a plus de grandeur que d'intérêt; il est relevé par le caractère de deux des plus grands hommes qu'ait produits le dix-huitième siècle. Le czar Pierre et Charles XII y sont peints avec vérité; mais leurs portraits, déjà tracés par d'habiles peintres, ne présentent aucun de ces traits originaux et frappants qui ajoutent à l'idée qu'on a des modèles. Les détails du combat y sont rendus avec clarté, mouvement, précision, et quelquefois avec un effet très heureux. La versification du poëme est facile et naturelle, souvent élégante et harmonieuse. Cet ouvrage d'ailleurs est *la production d'un esprit sage, d'un*

talent naturel et vrai, exempt de *mauvais goût*, *et qui doit donner de grandes espérances* lorsqu'on apprend que l'auteur est un jeune homme de dix-neuf ans, M. Casimir Delavigne, qui achève sa philosophie au lycée Napoléon. »

Si ce n'était pas un bon jugement, c'était toujours un horoscope.

L'autre concurrent, honorablement mentionné, était M. Alexandre Soumet.

Casimir se consola de n'avoir pas obtenu le prix; la mention lui suffisait.

Jusqu'alors la direction de ses études, de ses travaux et de son esprit, semblait le porter vers les choses sérieuses : cependant rien dans son humeur habituelle n'indiquait un *Caton prématuré*. Il était, nous disait encore ces jours derniers un de ses compatriotes, qui a vécu dans l'intimité et dans la familiarité de sa première jeunesse[1], il était gai, jovial, spirituel, fécond en saillies, en mots heureux, et d'une naïveté expansive pleine de charme et de bonhomie. Il avait pour ami d'abord Germain, son excellent frère, puis M. Scribe, préludant déjà à sa réputation dramatique par ces enfantillages d'esprit qui sont aux yeux de l'observateur les présages d'une vocation déterminée.

Le trio inséparable fréquentait les théâtres du boulevard et revenait ensuite se moquer à huis clos des conceptions mélodramatiques de ce bon M. Guilbert de

[1] M. Roquer.

Pixérécourt, qui trônait là tout à son aise et presque sans rivaux.

Des moqueries, on en vint aux parodies. Chacun d'eux y apportait le tribut de ses innocentes méchancetés. Les parodies improvisées au milieu du pétillant bavardage d'une camaraderie sans gêne furent écrites; puis il fut question de les *soumettre à l'épreuve de la représentation*. La maison de M. Leconte, oncle maternel de Casimir, fut choisie pour ces ébats scéniques. On dressait deux paravents dans le grand salon : on se faisait à la fois auteur, acteur, souffleur, et l'on faisait rire aux larmes les grands parents et les quelques amis intimes, seuls spectateurs admis à se prononcer sur le mérite des parodies et des parodistes.

Une circonstance particulière vint prêter un sujet assez plaisant à la verve de ces messieurs. M. Lambert de Sainte-Croix, parent de la famille Delavigne, avait obtenu un office d'avoué; mais pour que sa nomination fût valable et qu'il pût en exercer les fonctions, il était rigoureusement légal que sa commission fût signée par le grand homme. Or, à cette époque, le grand homme était en Russie; c'est à Moscou que le brevet fut envoyé à sa signature. Chaque jour il arrivait de cette capitale à Paris des décrets et des bulletins, le brevet seul n'arrivait pas; prodigieuse, et un peu comique aussi, sans doute, était la perplexité de M. Lambert. Si bien que MM. Scribe, Casimir et Germain Delavigne firent, aux dépens des anxiétés de leur bon oncle, un vaudeville, dans lequel chacun d'eux prit son rôle. La pièce était intitulée : *La*

Commission dans l'embarras, ou Douze titres pour un. Ces douze titres étaient empruntés à douze parodies de mélodrames. Une affiche monstre, placée à la porte du grand salon et rédigée en style Pixérécourt, en donnait la longue et comique énumération. Casimir avait pris le rôle d'un postillon malencontreux, sans cesse contre-barré dans son voyage à Moscou par les éclaireurs de l'armée russe. Il le jouait avec une verve et une gaieté charmantes. Il avait composé une manière de baragouin très-plaisant qu'il faisait débiter à un Cosaque, aux rires inextinguibles de l'assemblée, parterre indulgent, choisi dans la famille, et qui ne pensait pas alors qu'un autre public dût bientôt applaudir, devant la première scène du monde, l'œuvre plus réfléchie du jovial postillon.

C'étaient de ces heureux jours de franche et bonne joie, dont on jouit un moment et dont on parle toute sa vie. Tous trois rêvaient déjà, au milieu de ces jeux, la gloire littéraire qui apparaît si belle quand on a vingt ans et qu'on se croit encore bien des vingt ans devant soi. Toutes ces joies, toutes ces prévisions de riant avenir, Casimir et Germain les partageaient avec cette patriarcale famille, où régnait l'économie la mieux entendue, l'ordre le plus parfait. Chacun d'eux recevait, à jour fixe, ainsi que Fortuné, leur plus jeune frère, et leur sœur, aujourd'hui madame Désîles, ce qu'ils appelaient leur semaine, c'est-à-dire une petite allocation sur le budget paternel, allocation dont chacun disposait à son gré, « sans être tenu d'en rendre compte. » C'était le lundi que se faisait la distribution ; le mardi, Casimir n'avait plus rien : il

avait vidé sa poche dans la poche du pauvre : on eût dit que cet argent lui pesait et qu'il avait hâte d'en déposer le fardeau. Mais cette imprévoyance lui coûtait cher quelquefois, et souvent, après le lundi, il lui arrivait de rentrer chez lui sans chapeau et sans mouchoir. Ne demandez pas qui il avait rencontré dans ses excursions? Un indigent lui avait tendu la main, et se trouvant la bourse vide, mais le cœur oppressé, il avait mis dans cette main, qui se tendait suppliante, le premier objet qu'il avait trouvé sous la sienne :

« Voici mon chapeau, disait-il au mendiant; je demeure dans cette rue; vous le rapporterez à la maison; et, *comme vous l'avez trouvé*, il y aura récompense! »

Casimir voyait souvent chez M. Lambert de Sainte-Croix, son oncle, les notabilités littéraires de l'époque. C'était d'abord Picard, l'auteur des *Étourdis*, qui l'avait pris en vive affection et qui répétait souvent : « Il y a du Molière dans cette tête-là. Faites des comédies, jeune homme, des comédies, rien que cela, et vous irez loin; » Tissot, son professeur au lycée Napoléon, dont la sévérité classique avait fait passer presque tout entière dans l'âme de son élève son admiration infinie pour Jacques Delille : admiration qui valut à ce versificateur musqué, lorsqu'il fut couché dans la tombe, cette un peu emphatique apostrophe :

O toi qui t'élevas par delà le tonnerre,
Du soleil auguste rival,
Comme lui tu brillais en éclairant la terre,
Et tu marchais d'un pas égal.

Mais à côté de cette excusable exagération se trouvait l'expression d'une reconnaissance bien sentie et bien rendue par ces vers :

On répète tes vers, on vante tes leçons,
Que de ta voix muette on ne peut plus entendre ;
Et fiers de leur fardeau tes jeunes nourrissons
D'un front respectueux se courbent sous ta cendre.

Barré, Radet, Desfontaines, Piis, tous les membres du Caveau moderne, cette joyeuse confrérie chantante, allaient aussi chez M. Lambert, et je vous laisse à penser si Casimir, Germain et Scribe prenaient plaisir à la conversation de ces poétiques et spirituels viveurs. Quand l'un des inséparables se plaignait d'avoir la bourse trop légère pour aller souvent à la Comédie-Française ou à l'Opéra, Chambon, caissier du Vaudeville, et homme d'esprit, tout caissier qu'il était, leur disait en riant : « Vous n'avez pas d'argent, mes petits amis, eh bien ! travaillez pour notre petit théâtre national, tout prêt à vous ouvrir son coffre. » A force d'entendre Chambon répéter sa phrase ordinaire, un beau jour ils le prirent au mot : ils n'avaient fait jusqu'alors que des pièces pour eux, ils se mirent à l'œuvre en commun et résolurent d'en faire pour le public du théâtre national de M. Chambon. On commença par suivre les premiers errements, c'est-à-dire par se moquer du mélodrame, auquel on emprunta des titres ambitieux : *l'Auberge des Pyrénées, ou les Brigands sans le savoir*, tel fut, si notre mémoire est fidèle, le nom du premier-né de ces trois paternités de vingt ans. Casimir, qui mettait son mot à la chose, mais sans jamais y

mettre son nom, a rappelé dans cette bluette une aventure assez plaisante arrivée à mademoiselle Scudéry, sa romanesque compatriote. Puis vinrent *le Derviche, la Robe et les Bottes*, *Thibaut, comte de Champagne*. Germain faisait le couplet, Casimir le dialogue, Scribe un peu de l'un et de l'autre ; mais ayant déjà l'instinct de l'entente des effets de scène qui lui valut depuis tant de succès, c'est à cette partie capitale d'une œuvre dramatique qu'il s'attachait de préférence.

Les pièces réussirent ; on fit de l'argent. Pourtant une maladresse du machiniste faillit compromettre la première représentation du *Comte de Champagne*. Dans ce vaudeville, la lune a un rôle : or, la matière dont on avait composé l'*astre des nuits* exhalait une odeur si insupportable que toute la salle en fut infectée, et les spectateurs de s'écrier : « A bas la lune ! » Cela était plus rassurant qu'à bas la pièce ! la lune disparut et la pièce tint bon et fut applaudie !

LES TRIOMPHES.

L'avenir t'appartient, toujours l'homme croira
A la royauté du génie.
GASTON DE FLOTTE.

Adieu les gaies folies, la comédie entre deux paravents, les causeries joyeuses, les ovations du petit théâtre national ; il s'agit bien de vaudeville, de mademoiselle Scudéry et de la lune! Casimir avait vu les escadres anglaises en rade du Havre, et son cœur avait poussé un long et douloureux soupir ; mais voici venir 1814 et les jours plus néfastes de 1815; et ces Anglais, qu'il avait aperçus de loin faisant le quart ou la manœuvre à bord de leurs vaisseaux, il les voit de près ; il pourrait les toucher même au sein de la capitale envahie, s'il n'en craignait le contact. Oh ! ce fut de ce moment qu'il se sentit poëte : ce fut alors qu'il pleura en beaux vers sur la France « mise hors de

combat à Waterloo, » et qu'il s'écria dans le transport d'une sainte indignation :

Quel vieillard n'a rougi du malheur de nos armes!

Et pourtant il n'y a pas de honte pour les vaincus, ajoute aussitôt le poëte : nos phalanges ont succombé ; mais consolez-vous, amis de la gloire nationale :

L'ennemi, l'œil fixé sur leur face guerrière,
Les regarda sans peur pour la première fois.
Mais ne les pleurons pas.
Sur leurs traits triomphants
La palme de l'honneur n'a point été flétrie.

Ainsi parlait le poëte dans ses *Messéniennes*, et ses chants étaient pour la France une consolation, pour lui son premier titre de gloire. Tant que durait le jour il se tenait silencieux et pensif près de l'arc de triomphe du Carrousel, s'abritant sous nos trophées, invoquant sa muse, la muse de l'histoire, qui se faisait sous ses yeux la muse de la vérité et de la vérité courageuse, car il y avait bien quelque noble courage à imprimer, au milieu des baïonnettes slaves, prussiennes et moscovites :

Vérité !.....
J'écarte et foule aux pieds tes voiles imposteurs,
Dussé-je voir briser ma lyre
Par le glaive insolent de nos libérateurs !

Les maux de la patrie lui faisaient oublier les joies si douces du foyer domestique ; et vers le soir seulement il rentrait chez lui l'œil en feu, les cheveux en désordre. Il disait ce qu'il avait vu et ce qu'il avait senti à l'aspect

de ces hordes impies spoliant nos musées et s'en disputant, comme une proie facile, les richesses artistiques; puis, le lendemain, il retournait encore à la même place : ce n'est pas la gloire qu'il allait y chercher ; mais la gloire allait l'y trouver; et cette âme naïve et calme devint énergique et ardente quand il s'agit de flétrir l'étranger. La France tout entière se dispute ses patriotiques élégies. Dans les villes mêmes qui ont salué avec le plus d'acclamations le double retour de la vieille dynastie, dans ces villes, à Bordeaux, à Marseille, par exemple, on lit publiquement *les Messéniennes*, et cette lecture fait couler les larmes de tous ceux qui sentent encore un cœur français battre dans leur poitrine. Pourtant on écrivait il y a quelques jours : « Le lecteur impartial ne voit dans *les Messéniennes* qu'un recueil de vers incolores, alignés par le raisonnement plutôt que dictés par l'inspiration. » C'est que, voyez-vous, il est des écrivains qui se sont fait un cas de conscience des admirations comme des dénigrations exclusives. Ainsi, d'après eux, la France de 1815 s'est passionnée pour des vers alignés par le raisonnement; et c'est pour le seul plaisir de faire acte de gracieuseté au profit de l'éditeur des premières *Messéniennes* qu'elle lui en a demandé, en moins d'un an, près de vingt-cinq mille exemplaires !

M. le baron Pasquier, alors garde des sceaux, qui avait, avec toute la France, le mauvais goût de trouver admirable cette poésie incolore, frappé surtout de l'effet qu'elle produisait, appela près de lui Casimir Delavigne, le félicita, lui donna de sincères encouragements, et le

nomma bibliothécaire de la chancellerie. C'est qu'il y a dans *les Messéniennes*, comme le disait M. Pasquier, qui tenait à justifier ses éloges, outre cette inspiration qu'on lui contestait tout à l'heure, « cette franchise de style où les mots populaires de la langue parlée se marient si bien aux termes plus choisis de la langue écrite; » genre de mérite que nous retrouvons à chaque page dans les œuvres de Barthélemy et de Béranger.

Mais la joie un moment revient au cœur du poëte : l'étranger s'éloigne.

> Plus d'Anglais parmi nous, plus de joug, plus d'entraves!
> Levez plus fièrement vos fronts cicatrisés;
> Oui, l'étranger s'éloigne; oui, vos fers sont brisés,
> Soldats, vous n'êtes plus esclaves!

Les libérateurs, gorgés d'or, ont regagné la frontière : le calme va être rendu à la France, calme plat qui succède aux tempêtes et en présage de nouvelles. Les lettres vont refleurir, car voici que l'Académie Française, qui a, comme la noblesse ancienne, repris ses titres, commence à donner encore signe de vie; cette fois, ce n'est plus une épopée qu'il lui faut; plus de devise : *Arma virumque*, c'est l'olivier à la main qu'elle présente son programme : « L'étude fait-elle le bonheur dans toutes les situations de la vie? » Poëtes, répondez? Casimir Delavigne entre en lice, non pour concourir au prix; tout d'abord il y renonce en traitant son sujet sous la forme dubitative; mais il n'est pas fâché d'avoir maille à partir avec le corps savant, et il débute avec lui par ces vers tout pleins de fran-

chise et de vérité, que nous renvoyons à ses détracteurs :

Le besoin de parler m'entraîne à contredire.

Que de petits esprits, jaloux de noms célèbres,
Prennent contre le jour parti pour les ténèbres !
Leur nombre dangereux fait leur autorité :
Les sots, depuis Adam, sont en majorité.

Puis il finit en disant ce que déjà il commençait à si bien sentir :

L'étude, 'après l'amour, est le meilleur des maux.

L'Académie s'émut de cette pièce qui raillait si spirituellement son programme : Casimir s'y était plaisamment affublé de la perruque d'un vieux docteur; et d'abord elle prit tellement la métamorphose à la lettre, que, loin de penser, au style finement moqueur qui y règne d'un bout à l'autre, qu'elle eût à juger l'œuvre d'un poëte de vingt-trois ans, elle chercha les coupables dans son propre sein, et accusa tout bas du fait, jusqu'à plus ample information, Andrieux, Étienne ou Picard. Les quarante immortels se partagèrent : les uns votaient pour décerner le prix. « Vous n'y pensez pas, répondaient les autres ; l'auteur a traité précisément la question en sens inverse du programme ; le couronner serait un dangereux exemple et un fâcheux précédent. » Cette dern ière opinion prévalut ; le prix fut refusé à Casimir, mais on lui accorda, par compensation sans doute, un honneur insolite : ce fut de lire sa pièce en séance publique ; elle fut applaudie dans l'enceinte et hors de l'Académie.

Casimir était en bonne voie ; mais cette part déjà si belle qu'on voulait bien lui faire, sa modestie et sa naissante ambition littéraire ne l'acceptaient qu'à titre d'encouragement, car il semblait que chacun de ses succès lui imposât l'obligation de travailler avec une ardeur nouvelle et presque sans relâche. Il était sorti du lycée Napoléon comme en sortaient alors presque tous les jeunes gens qui mettaient à profit leurs jours de congé pour se donner l'ineffable plaisir d'aller entendre Talma à la Comédie Française; c'est-à-dire, avec une tragédie, non pas en poche, mais en tête [1]. Il avait donc, ainsi qu'il le disait dans le langage de son pays, une tragédie sur les chantiers, et c'était là le sujet d'une de ses grandes préoccupations; il le façonnait dans son cerveau avec une persévérance que rien ne pouvait décourager, pas même la franchise de Germain, son frère, qui, après s'être fait déclamer par Casimir quelques scènes de cette œuvre si laborieusement procréée, formulait son opinion avec un sans façon et un laisser-aller qu'autorisaient son droit d'homme de goût et son droit de primogéniture : « Vois-tu, cela ne vaut rien, lui disait-il; c'est à refaire. » Et Casimir refaisait, tant et si bien, qu'un jour la tragédie fut jugée présentable, et bientôt présentée à MM. les comédiens ordinaires du roi. Elle avait pour titre *Polyxène*, sujet traité avec toute l'austérité de la tragédie grecque, et qui ne fut jamais soumis, comme

[1] A l'âge de quatorze ans M. Victor Hugo avait composé, *d'après toutes les règles d'Aristote*, une tragédie intitulée : *Artamène;* mais alors...! et depuis !...

œuvre littéraire, au jugement d'appel que Casimir Delavigne eût pu sans doute interjeter contre la sentence de MM. de la Comédie Française. Écoutez ce qui advint à propos de l'infortuné *Polyxène*, et peut-être serez-vous de notre avis, qu'en le condamnant à subir une éternelle captivité dans leurs cartons, ils ont rendu au poëte un signalé service, parce que leur mauvais vouloir, provoquant sa juste indignation, nous valut une des meilleures pièces, sans contredit, du répertoire de l'auteur de *Louis XI*.

D'abord, la Comédie Française, peu désireuse de sa nature d'encourager un débutant dans la carrière de la littérature dramatique, peu préoccupée aussi probablement des succès lyriques de Casimir, lui fit attendre si longtemps la lecture qu'il avait sollicitée, qu'il écrivit, dans l'intervalle qui s'écoula entre la demande et la réponse, une autre tragédie qui fit oublier complétement *Polyxène*, dont les comédiens, pas plus que l'auteur, ne troublèrent le paisible sommeil. C'étaient *les Vêpres siciliennes*, qui furent encore présentées au Théâtre Français, lequel, renfermé dans sa superbe outrecuidance, et imbu de l'idée qu'il n'était pas plus donné à l'an 1819 qu'il ne l'avait été à l'an 1817 de voir éclore en France, même un rival de Ducis, reçut la proposition de lecture de la seconde pièce à peu près avec autant d'empressement qu'il en avait mis à donner droit de bourgeoisie à la première. Après avoir attendu pendant deux ans l'arrêt du sénat comi-tragique, Casimir sut enfin à quoi s'en tenir sur le sort réservé par les comédiens aux

Vêpres siciliennes. La pièce fut agréée, mais avec corrections ; et voilà Casimir, que cette apparence de justice encourage, corrigeant ou ne corrigeant pas son œuvre, cela importait peu, MM. de la comédie, jeu de mot à part, ne se piquaient pas de faire preuve de beaucoup de mémoire. Une seconde lecture a lieu ; cette fois la pièce est reçue telle quelle.... Casimir est aux nues : *les Vêpres siciliennes* auront les honneurs de la représentation.... Mais courte fut sa joie, lorsque le comité ajouta cette plaisante restriction : « Reçue à la condition que l'auteur n'exigera jamais que sa pièce soit jouée ! »

C'était à faire mourir d'indignation ou à provoquer le rire le plus homérique ; Casimir s'indigna et ne mourut pas, mais il promit de renvoyer le rire homérique à ses audacieux mystificateurs, et tint parole.

A cette époque Picard, cet excellent Picard, qui voulait absolument faire de Casimir un auteur comique, prit en main les rênes de l'Odéon, affublé du titre de second Théâtre Français ; il se hâta d'aller trouver l'auteur des *Vêpres siciliennes*.

« Mon cher Casimir, lui dit-il, on vous a brutalement fermé les portes du *Premier* ; je viens vous proposer de vous ouvrir à deux battants les portes du *Second* : entrez... quoique ce soit une *tragédie à la main*, vous recevrez chez nous bon accueil. »

Picard faisait à la fois preuve de tact et de bonne administration. La pièce fut apprise, répétée avec soin, jouée avec chaleur et talent. Le succès dépassa toutes les prévisions : il fut colossal, comme on disait alors. L'auteur,

demandé à grands cris après la représentation, fut traîné, malgré lui, sur la scène ; on lui jeta des couronnes, aux frénétiques acclamations de la salle entière. *Les Vêpres siciliennes* furent jouées trois cents fois consécutivement et firent entrer plus de quatre cent mille francs dans la caisse de l'Odéon.

Un critique judicieux a dit : « Si les avis ont été partagés sur le mérite de certaines des dispositions de la fable de cet ouvrage, tous les suffrages se sont accordés pour reconnaître les beautés d'un style pur, élégant, animé, et constamment élevé. Ce qui a paru le plus digne d'être loué, c'est une propriété de langage exquise ; c'est un choix d'expressions et de figures si bien assorties au sujet, aux mœurs du temps, au caractère des personnages, que le spectateur se trouve transporté au lieu et à l'époque où l'action se passe. Cette convenance de langage, à laquelle on a donné le nom de *couleur locale*, est la seule vérité qu'il faille chercher dans les sujets de tragédie empruntés à l'histoire.— Le poëte ne raconte pas, il peint. »

Si *les Vêpres siciliennes* étaient un bon ouvrage, un brillant début, c'était encore l'œuvre d'un bon Français. Aussi que de sympathies et d'applaudissements excitait l'auteur dans ce public, qui venait d'apprendre ce que pèse le joug de l'étranger, lorsque Procida disait avec le poëte :

Oui, c'est avec transport que j'aime la patrie ;
Mais d'un amour jaloux j'ai toute la furie !
Je l'aime et la veux libre !

Après ces vers, empreints de tant d'énergie, qui n'eût

pensé que Picard avait tort, et que la vocation du poëte l'appelait à suivre les glorieuses traces de Corneille? Mais, non, l'auteur de *la Petite Ville* devait avoir raison, sur son propre théâtre, de la sentence qu'il avait portée, et nous verrons bientôt que la verve comique seyait bien aux vives et spirituelles allures du talent de Casimir Delavigne.

En traitant le sujet des *Vêpres siciliennes*, c'est-à-dire en transportant sur la scène française un sujet qui, jusqu'à certain point, pouvait blesser l'orgueil national, Casimir avait trouvé dans la souplesse de son talent tout ce qu'il fallait pour sortir vainqueur de cette lutte hasardeuse.

Racine donnait presque en même temps *Andromaque* et *les Plaideurs*; Casimir Delavigne donna aussi, à peu de distance, *les Vêpres siciliennes* et *les Comédiens*. « *Les Comédiens* apportèrent la preuve que le poëte de vingt-quatre ans savait déjà prendre tous les tons. En rapprochant ces deux pièces de quelques poésies fugitives échappées à sa lyre, on est étonné de ce tact qui saisit avec précision, non-seulement les extrêmes, mais le milieu des choses; de ce goût sûr qui a si bien marqué les limites qui séparent le style tragique du style comique.

Place, messieurs les comédiens, place à la vengeance du poëte. Vous ne l'avez pas su deviner; vous l'avez bafoué : dans votre sotte présomption, vous ne visiez pas à moins qu'à éteindre en lui le feu sacré. Mais attendez, il ne se vengera pas en écolier que vous l'avez jugé, parbleu! il vous mordra bel et bien jusqu'au sang; et tout d'abord

il mettra de son parti le public, son juge et le vôtre. Son arme est acérée; et pour vous porter des coups plus sûrs, c'est dans vos propres mains qu'il la mettra : c'est à vous-mêmes qu'il fera dire :

Ces sénateurs comiques
Traitent-ils d'assez haut l'auteur qui les nourrit?
Font-ils languir assez un pauvre manuscrit?
Quels dédains protecteurs! quelle étrange insolence!
Ils ont pendant six ans usé ma patience.

Que de vieux manuscrits, qui sont encor nouveaux,
Dans vos cartons poudreux ont trouvé leurs tombeaux!
Que d'enfants inconnus, du vivant de leurs pères,
En paraissant au jour sont nés sexagénaires!

L'heure de cette vengeance a sonné : la pièce est annoncée, et la foule assiége en plein midi les portes de l'Odéon. La salle est trop peu vaste pour la contenir; car tout Paris a voulu assister au triomphe qui se prépare.

La curiosité a été si contagieuse qu'elle a gagné jusqu'à MM. les sociétaires de la Comédie Française, qui ont trouvé le moyen de s'introduire et de se cacher dans un coin bien obscur, prévoyant peut-être, eux seuls, une chute qui les eût consolés de cet empressement général. Ils savaient que la pièce avait fait peur même aux comédiens qui devaient la jouer; « si bien que, quand elle fut mise à l'étude, elle offrit une telle abondance de traits comiques et d'épigrammes incisives, qu'il fallut en sacrifier un bon tiers. »

Enfin le rideau se lève, la pièce, jouée avec entrain, est applaudie dès les premières scènes; le succès va crescendo; les comédiens de l'Odéon regardent comme un

si bon tour de lâcher à bout portant à leurs camarades du premier Théâtre Français toute cette bordée de mitraille si cruellement satirique, de les foudroyer de cette artillerie sortie si pétillante et si chaleureuse de l'arsenal du poëte. qu'ils s'excitent et s'animent à l'envi, préparant pour ainsi dire à leur insu une nouvelle ovation à l'auteur, sans s'inquiéter le moins du monde s'ils ne font pas aussi la guerre à leurs dépens.

Ainsi, en débutant dans la carrière dramatique, Casimir osait se mettre, en riant, dans un état de complète hostilité contre ceux de qui allait dépendre désormais le succès de ses ouvrages : c'était de l'audace jusqu'à la témérité : aussi, M. Auger lui disait en répondant à son discours de réception à l'Académie Française :« La muse des comédiens s'était moquée de toutes les autres professions, il lui restait à jouer ceux qui jouent tous les autres, et à obtenir, qu'à la fois modèles et copies ; ils consentissent à se représenter eux-mêmes. Molière, dans *l'Impromptu de Versailles*, avait esquissé en passant un de leurs plus légers travers ; mais vous avez grandi (*sic*) le tableau : vous l'avez enrichi de tout ce qu'un siècle et demi de fortune et d'enivrement a dû ajouter aux prétentions, aux ridicules des comédiens, à leurs étranges procédés envers le public, leurs auteurs, et leurs camarades mêmes. Quelle variété de figures originales et de situations piquantes! quelle profusion de traits fins et délicats! que d'esprit, de malice et de goût dans vos plaisanteries! »

Longtemps avant l'Académie le public avait parlé comme M. Auger. A un âge encore si tendre, Casimir

avait eu ce que, durant toute sa vie d'écrivain, Voltaire, malgré la flexibilité de son talent, n'avait jamais pu obtenir : des succès dans deux genres si opposés. Ce dernier succès justifiait la prévision de Picard, et cette appréciation classique faite par un vieux bibliothécaire de la Sorbonne, qui, s'étant rencontré par hasard avec le directeur de l'Odéon, disait de notre jeune poëte : « La main de Casimir Delavigne tient plus sûrement encore la marotte de Thalie que le poignard de Melpomène. Le brodequin le chausse mieux que le cothurne. »

Cependant il revint encore au cothurne, et dota l'heureux Odéon d'une nouvelle tragédie en cinq actes, *le Paria*, qui fut représenté le 1er décembre 1821.

Casimir et de Lamartine lisaient Paul et Virginie, cette création si suave et si chaste à la fois, qui parle si bien la langue du cœur, une langue d'harmonie, d'images, de passions. L'auteur des *Vêpres siciliennes* s'était particulièrement épris des charmes du style de Bernardin de Saint-Pierre, son immortel compatriote; sa jeune et fraîche imagination s'était imprégnée des naïves couleurs que le chantre des *Harmonies* a trouvées sur sa palette pour peindre cette nature si richement exceptionnelle de l'Inde, et les mœurs de ces peuples dont les préjugés de caste ont altéré l'innocence et la pureté primitives. Ce fut chez eux, dans *la Chaumière indienne*, qu'il puisa le sujet de sa troisième composition dramatique : elle eut le même succès et la même vogue que les précédentes. « Une foule de beaux vers, des tirades entières écrites de verve ou imitées avec éloquence ; un but moral très-élevé, un dé-

noûment tragique, voilà ce qu'on allait applaudir avec transport au second Théâtre Français. Quelques exceptions au langage pur, harmonieux, flexible de Casimir Delavigne avaient été signalées avec amertume dans ses premiers ouvrages par des esprits méticuleux : ces critiques, sévères jusqu'à l'injustice peut-être, nous ont valu dans le *Paria* une perfection de style dont la tradition semblait perdue. C'est aussi qu'en frondant les comédiens insolents, Casimir n'avait pas épargné les journalistes passionnés, et il avait eu le noble courage de leur dire, en faisant parler Victor, ce personnage qui cache l'auteur lui-même sous un voile si transparent :

Moi, j'irais caresser jusqu'en son tribunal
Quelque arbitre du goût dont la feuille éphémère
Distille les poisons d'une censure amère,
Au bon sens, au bon droit, donne un plat démenti,
Pour juger un auteur consulte son parti !
Voilà donc les faux dieux que je dois encenser !
Ah ! croyez-moi, leurs traits ne peuvent m'offenser ;
Qu'ils soient mes ennemis, que leur courroux m'accable,
Qu'ils me déchirent, soit, leur haine est honorable !

Casimir avait une meilleure opinion du *Paria* que de ses autres tragédies : en la dédiant à son père, il lui disait : « Je t'offre aujourd'hui celui de mes ouvrages que je crois le moins imparfait. » C'est que, voyez-vous, Casimir aimait à jouir en famille de ses triomphes de théâtre, qu'il ne mettait guère au-dessus de ses triomphes de collége. Après un succès nouveau, proclamé devant l'élite du public parisien, il échappait modestement aux ovations bruyantes, aux félicitations empressées des acteurs, des

amis, de cette foule de gens qui, dans la solennité d'un pareil jour, tiennent à honneur de serrer affectueusement la main de l'auteur couronné. Ce qu'il lui fallait après tout ce bruit, toute cette enivrante fumée, c'était un mot de son père, de ses frères, un sourire de sa sœur, un embrassement de sa mère et de cette bonne Babet, sa nourrice, qui par respect se tenait toujours cachée derrière les parents. « Eh bien, Babet, lui disait Casimir avec l'expression d'un doux reproche, est-ce que tu n'es pas contente de moi aujourd'hui, que tu ne m'embrasses pas?—Oh ! si monsieur ! bien contente !... Mais c'est que vous êtes devenu si grand ! »

Peut-être ces détails sembleront bourgeoisement puérils à quelques-uns de ceux qui ne croient pas aux ineffables bonheurs de la vie intime; mais Casimir appréciait tellement ces bonheurs-là, que, pour le peindre avec vérité, c'est toujours chez lui qu'il faut le prendre : c'est là qu'il cherchait à essayer l'effet de ses ouvrages sur les personnes qui l'entouraient, afin de juger s'il avait frappé juste. Au premier venu, pourvu que ce fût une figure amie, il récitait, du ton le plus naturel du monde, une scène, une tirade, après laquelle venait toujours cette question : « Que penses-tu de cela ?—C'est joli, lui répondaient sa sœur, sa nourrice ou tout autre.—Parbleu ! je savais bien que tu me dirais que c'est joli : ce n'est pas ce que je te demande; mais pourquoi le trouves-tu joli? Voyons, rends-moi compte de ce que cela te fait éprouver? »

Dans ces temps-là il y avait de la joie pour tout le

monde dans la maison et de la gloire pour les deux frères. Germain avait laissé Casimir s'élever dans les hautes régions de la comédie et de la tragédie, non sans l'étayer, dans son ascension, de ses avis toujours si profitables : il était resté, lui, modestement, trop modestement peut-être, sur le terrain du vaudeville et de l'opéra comique ; et le même soir on applaudissait les deux frères à l'Odéon, au Gymnase et à Feydeau. Scribe et lui, Scribe le compagnon fidèle de ses bonnes fortunes littéraires, mettaient en communauté leur esprit pour doter de petites comédies charmantes le théâtre de Madame. C'étaient cette délicieuse *Somnambule*, jouée mille fois à Paris et en province, au grand déplaisir des notaires de l'endroit ; *le Colonel*, *le Vieux Garçon*, et *la Petite Fille*. Plus tard ce fut *l'Héritière*, *la Neige*. Enfin, du théâtre de l'Opéra-Comique au théâtre du grand Opéra le passage n'est pas si difficile, qu'avec une si belle provision d'esprit et de savoir-faire (ce mot dans la bonne acception), il y eût une si grande témérité à essayer de le franchir : Scribe et Germain Delavigne eurent ce courage, et la musique d'Auber et de Meyerbeer aidant, ils font applaudir depuis seize ans *la Muette*, et depuis treize *Robert le Diable*, sur le théâtre de l'Académie royale de Paris et sur presque tous les théâtres du monde.

Mais les joies de l'intérieur furent un moment troublées par un acte que la presse de l'époque fut unanime pour réprouver et flétrir. Casimir était devenu, grâce à M. le baron Pasquier, bibliothécaire de la chancellerie de France; mais la popularité que ses ouvrages lui avaient acquise était

vue de mauvais œil par un pouvoir ombrageux, qui travaillait activement à étouffer toutes les idées généreuses cachées sous ce qu'on appelait alors le *libéralisme;* idées sous lesquelles ce pouvoir, miné par l'occulte puissance contre laquelle il essayait de lutter, a fini par s'ensevelir lui-même. On chercha donc comment on s'y prendrait pour dépouiller le poëte de son titre et des faibles émoluments qui y étaient attachés, sans que cela eût l'air d'une mesquine vengeance : l'expédient, on le trouva ; ce fut de supprimer la place. La chancellerie eut bien encore une bibliothèque, mais elle n'eut plus de bibliothécaire. Une lettre en informa Casimir Delavigne. Dans le monde on prit parti pour le poëte contre le haut destituteur, qui laissa crier et ne revint pas sur sa décision. Ce fut alors que le duc d'Orléans écrivit au disgracié de monseigneur le chancelier de France : « Le tonnerre est tombé sur votre maison, acceptez un appartement dans la mienne. » Le duc se déclarait ainsi contre le ministère, et s'avouait noblement le protecteur de l'auteur des *Messéniennes*, qui fut installé en la même qualité dans les splendides appartements du prince.

Dans ses paisibles fonctions, Casimir eut tous les loisirs nécessaires pour se livrer au travail avec une ardeur qui, même au milieu des plus poignantes douleurs, ne s'est jamais démentie ; et sous les lambris dorés du Palais-Royal s'acheva sa seconde comédie, *l'Ecole des Vieillards*. Sur ces entrefaites, une place vint à vaquer à l'Académie Française; Casimir se mit sur les rangs ; sa vocation était bien déterminée : il voulait parcourir dans

toutes ses phases honorifiques cette carrière d'homme de lettres que ses succès lui rendaient chère à si juste titre.

Là se bornait son ambition. Il en avait fait publiquement la profession de foi dans ses *Comédiens*, et sur son drapeau littéraire était inscrite cette devise à laquelle il ne faillit jamais :

> Aimons les novateurs en novateurs prudents :
> Que le littérateur se tienne dans sa sphère,
> Qu'il vise à l'Institut, mais non au ministère.

Mais il n'était guère plus facile alors d'entrer à l'Académie qu'au premier Théâtre Français : il fallait à l'Institut, régénéré d'après les *principes* de la restauration, des candidats mitrés ou porteurs de noms historiques ; quant aux titres littéraires, *par ordre*, elle semblait y tenir infiniment peu. Deux fois il frappa en vain à la porte des quarante : la première, elle s'ouvrit devant un abbé, fort bien en cour, M. Frayssinous, évêque d'Hermopolis; la seconde, ce fut devant un archevêque, M. de Paris ; aussi Casimir disait-il en riant à ses amis qui lui conseillaient une nouvelle tentative : « Si je me présente une troisième fois, ils sont capables de m'opposer le pape. »

Pourtant, si, d'un côté, les évêques lui barraient le chemin et l'empêchaient d'entrer, de l'autre les comédiens venaient à lui avec la parole humble et baissant pavillon; l'éclat de ses succès leur avait fait oublier les vieilles rancunes, et convoiter les belles recettes de l'Odéon. Aussi, quand, pressé par leurs sollicitations, il consentit à leur porter sa nouvelle comédie, ne trouva-t-il que

visages riants parmi ces membres du comité qui deux fois l'avaient si impertinemment éconduit. Il venait donc sceller le traité de paix et d'amitié avec son *École des Vieillards*, dont il destinait le beau rôle d'Hortense à mademoiselle Mars, encore dans toute la splendeur de son talent. Quand Talma, présent à la lecture, eut apprécié le rôle de Danville durant cette audition, il dit : « Il y a là du tragique, ce rôle me va, je le prends. » Jugez de la surprise de l'auteur, de la surprise du comité, puis de l'étonnement du public, lorsque la nouvelle de l'événement, car c'en était un, vint à circuler dans le monde. « Quoi ! disaient les journalistes, Talma va *descendre* à la comédie ! Talma en habit de ville ! » Ainsi, comme nous le disions, ce fut un événement que cette nouvelle, c'en fut un aussi que la pièce !

Casimir était tout jeune encore lorsqu'il fit jouer *l'Ecole des Vieillards*, et déjà son talent semblait être arrivé à cette maturité de raison, éclairée par le temps et l'expérience, à laquelle on n'arrive habituellement que par les voies difficiles de l'étude approfondie du cœur humain : c'est un fait incontestable et que la presse qui lui était hostile n'osa pas contester.

A l'âge de trente ans à peine, il avait obtenu dans les deux genres dramatique et lyrique des succès inouïs, et *l'Ecole des Vieillards*, ayant pour interprètes sur la première scène française les deux plus grands comédiens de l'époque, Mars et Talma, applaudie par tous les partis, par toutes les opinions, était un de ces éclatants triomphes littéraires qui consolent de bien des tribulations et font

oublier bien des injustices. « Cette comédie, disait-on alors, est un ouvrage excellent, mais ce n'est pas un ouvrage parfait. » Vingt années de représentations presque non interrompues sur les théâtres nationaux confirment le bien jugé de cette sentence. Voyons ce qu'en pensait l'Académie lorsque, préférant enfin les belles-lettres aux bonnes lettres, comme on disait dans ce temps de réaction politique et littéraire, elle admit enfin Casimir au nombre de ses membres : « Sans vous embarrasser de votre âge, encore si éloigné des tristes années de l'expérience, vous ne craignez pas de faire gravement la leçon aux vieillards qui n'ont pas mis à profit celles du temps. Tout vous a réussi ; tout devait vous réussir, parce que vos projets, conçus par l'audace, sont toujours dirigés par la raison et exécutés par le talent. Que dirai-je de ce talent souple et nerveux, brillant et pur, qui éclate en cette nouvelle production ? Quels éloges ne seraient pas surpassés d'avance par cette vogue populaire, cette affluence toujours égale, ces applaudissements, ces acclamations qui semblent incessamment renaître d'elles-mêmes ? En cette occasion, le public a parlé trop haut pour qu'après un tel concert, les accents, les efforts d'une voix isolée ne parussent pas superflus et presque ridicules ! »

Enfin les portes de l'Académie s'ouvrent devant le poëte heureux, qui va s'asseoir, mais non s'endormir, sur le fauteuil n° 7, illustré par Fénélon et récemment occupé par le comte Ferrand. L'Académie fait honorablement les choses : par compensation aux deux refus

qu'il avait subis, elle admet Casimir Delavigne à l'unanimité, moins une voix.

Le jour de la réception fut fixé au 7 juillet 1825; M. Villemain devait faire au récipiendaire les honneurs de son entrée à l'Académie; une maladie l'en empêcha; et quoique l'affluence fût très-grande à cette réception solennelle, elle n'eut pas tout l'éclat que pouvait lui donner la parole de M. Villemain; et le plus jeune des académiciens prosateurs ne put accueillir, au nom de cette compagnie, le plus jeune des académiciens poëtes : ce fut M. Auger qui prit sa place; il s'excusa en ces termes : « Le temps m'a manqué pour préparer la réponse que j'ai à vous faire : elle sera courte, c'est le seul dédommagement qu'il soit en mon pouvoir de vous offrir. » Après avoir fait, selon l'usage, l'éloge de son prédécesseur, Casimir Delavigne renouvela, au sein du corps savant, la profession de foi qu'il avait faite dans ses *Comédiens* : il se déclara franchement pour « l'audace réglée par la raison. » Ses convictions littéraires n'avaient pas changé depuis qu'il avait dit :

Aimons les novateurs en novateurs prudents.

Ce vers est le flambeau qui, ainsi qu'on l'imprimait il y a quelques jours, « doit éclairer le critique dans l'appréciation qu'il fera des œuvres du poëte. »

Avec cette finesse de tact et cette convenance dont il ne s'écartait jamais dans la règle de conduite qu'il s'était tracée, Casimir saisit avec empressement cette occasion solennelle d'adresser à son bienfaiteur, assistant avec sa

famille à la réception du nouvel académicien, de nobles remercîments prononcés avec toute l'effusion de la plus vive reconnaissance. Tous les regards se dirigèrent vers le duc d'Orléans lorsqu'il parla « du prince qui, ayant combattu sous les drapeaux de la France, passait du champ de bataille dans un obscur collége, et demandait aux lettres, sans rien perdre de sa dignité, l'appui qu'il devait leur rendre un jour sans rien ravir à leur indépendance. »

Mais c'est aux dépens de sa santé qu'il était arrivé, par des veilles sans fin et des travaux sans exemple, à cette célébrité si enviée et qui coûte si cher; car

La gloire fait payer ce qu'on croit qu'elle donne !

Son médecin, sa famille, ses amis, lui conseillèrent de faire trêve à un genre de vie qui compromettait son existence. Les recherches prodigieuses auxquelles il s'était livré pour sa tragédie de *Louis XI* avaient puissamment contribué à une altération de forces physiques à laquelle il était encore temps de remédier : il avait perdu l'appétit et le sommeil ; mais, quelque répugnance qu'il eût à faire une courte halte dans la carrière qu'il s'était ouverte, les sages conseils l'emportèrent, il fit acte de résignation et d'obéissance, et s'embarqua pour l'Italie en 1827, à bord de *la Madone*.

Avant son départ il avait fait, ainsi que nous l'avons dit, le plan de la tragédie de *Louis XI*, dont il destinait le principal rôle à Talma : il avait même terminé le premier acte lorsqu'il apprit la mort de la tragédie française

dans la personne d'un de ses plus illustres interprètes; il renonça à son travail, et ce fut peut-être le plus bel hommage qu'on eût rendu à la mémoire de Talma.

La maladie de Casimir Delavigne était une oppression presque continuelle et dont les symptômes avaient déjà quelque chose d'inquiétant. Son médecin lui défendit toute occupation qui pût maintenir son cerveau dans l'état de tension où il se trouvait habituellement. Et l'imprévoyant docteur envoyait son malade dans une des plus poétiques régions du monde! Casimir promit tout ce qu'il pouvait tenir; il partit. « Ce voyage fut un véritable triomphe; car, en dépit de toutes les précautions, il ne put se dérober aux nombreux témoignages de sympathie et d'admiration qui l'accueillaient sur sa route et l'épiaient, pour ainsi dire, à son passage. »

Un séjour de trois mois à Naples suffit pour donner à sa santé toutes les apparences d'un complet rétablissement; tout le monde, étrangers et compatriotes, s'étudiait à lui rendre cet exil agréable. A Rome il trouva le même accueil. Venise avait droit à son hommage, il y passa un mois, « et ce fut en voyant le voile noir tendu dans la galerie des doges sur le portrait de Marino Faliero qu'il conçut la première idée de la tragédie que sa muse devait enfanter plus tard.»

A Rome il avait appris la mort du général Foy, et « comme il avait des chants pour toutes les gloires, » le plus éloquent des orateurs de la tribune française fut chanté par le poëte avec lequel il avait tant de rapport, au point de vue des nobles inspirations et du beau caractère.

Ah! disait, en mauvais prophète, Casimir Delavigne dans une messénienne :

Ah! si le temps m'épargne et si la mort m'oublie,
Mes mains, mes froides mains, par de nouveaux concerts
Sauront la rajeunir, cette lyre vieillie :
Dans mon cœur épuisé je trouverai des vers,
Des sons dans ma voix affaiblie,
Et cette liberté que je chantai toujours,
Redemandant une hymne à ma veine glacée,
Aura ma dernière pensée,
Comme elle eut mes premiers amours.

Mais voici que ses adieux deviennent tristement prophétiques.

Rome, s'écrie-t-il,

Rome, pour la dernière fois
Je parcours ta funèbre enceinte.

Et dans ces poétiques regrets, unis plus tard à cette suave et touchante harmonie musicale qu'Adolphe Nourrit chantait avec tant d'âme et d'expression, Casimir Delavigne, dont toutes les pensées revenaient toujours à sa patrie et aux génies qui l'ont illustrée, donna avec orgueil un noble souvenir au Sophocle français dans la ville des Pompée et des Cinna.

Chantre de ces guerriers fameux,
Grand homme, ô Corneille, ô mon maître,
Tu n'as pas habité comme eux
Cette Rome où tu devais naître ;
Mais les dieux t'avaient au berceau
Révélé sa grandeur passée,
Et sans fléchir sous son fardeau,
Tu la portais dans ta pensée.

Le poëte normand, qui a aussi des chants pour toutes les douleurs, quittera-t-il cette terre, hospitalière dans son esclavage, sans verser à la fois une larme sur ses souffrances et le baume sur les blessures que le despotisme lui a faites? Oh! non : Casimir ne ment jamais à sa devise, advienne que pourra! Écoutez, voici pour les victimes :

Sur ces bords enchanteurs, caressés par les mers,
Sur ces tombeaux romains que la mousse a couverts,
Comme aux lieux où Venise expire,
L'esclavage hideux s'entoure de déserts.
Au murmure éternel des eaux et du zéphire
Il mêle, en gémissant, le bruit sourd de ses fers
Et son haleine impure aux parfums qu'on respire.
Dans quelques doux climats qu'on se puisse exiler,
On trouve donc partout des tyrans à maudire
Et des peuples à consoler!

Voici pour les oppresseurs!

Eh bien! ils trembleront, ces amants de la nuit,
La force comprimée est celle qui détruit :
C'est quand il est captif dans un nuage sombre
Que le tonnerre éclate et luit,
Et la chute est facile à qui marche dans l'ombre!

A son retour d'Italie, Casimir, dont la santé s'était visiblement améliorée, ajouta sept messéniennes, c'est-à-dire un troisième livre aux deux qu'il avait publiés précédemment et que lui avaient inspirés l'Invasion étrangère, la Vie et la Mort de Jeanne d'Arc : les Malheurs de la Grèce et la régénération de sa nationalité, enfin deux grands génies dont il avait été le contemporain, Napoléon le conquérant et lord Byron le poëte. La première pièce

qui marqua son retour en France fut *la Princesse Aurélie*, qui, jouée au milieu de préoccupations politiques, de circonstances défavorables, fut étouffée dans ses premières représentations, mais qui reste comme œuvre littéraire d'un remarquable mérite. A cette comédie, dont le style brillant, léger, facile et spirituel, suffirait à la réputation d'un auteur, succéda *Marino Faliero*, représenté au théâtre de la Porte-Saint-Martin, par suite de quelque mésintelligence survenue entre Casimir Delavigne et la Comédie Française. Le rôle de Marino avait été confié à Ligier, qui le remplit avec un talent si supérieur qu'il inspira à l'auteur le désir de reprendre *Louis XI* et de le terminer. Casimir avait l'habitude de n'écrire un ouvrage qu'après qu'il l'avait complétement achevé, et par un effort singulier de mémoire, effort qu'il ne sentait pas lui-même, quoique son action dût être une des principales causes de son état maladif, il retrouva dans sa pensée, quand il voulut continuer son œuvre, l'acte entier qu'il avait composé à son départ et dont il ne s'était plus occupé.

« *Marino Faliero* avait été reçu avec acclamation au Théâtre Français.... Quelques plaintes s'élevèrent sur la distribution des rôles : fatigué des tracasseries qu'il éprouvait et qui pouvaient ajourner la représentation, il retira son ouvrage, jetant un coup d'œil de regret sur le beau rôle d'Éléna qu'il avait confié à mademoiselle Mars, et le porta au théâtre du boulevard. »

La critique la plus inflexible s'est plue à reconnaître dans *Marino Faliero* ce qui constitue véritablement la tragédie : la pitié et la terreur « Plus heureux que Byron,

a-t-on dit, il réussit dans un sujet traité par le poëte anglais, qui y échoua. Le mérite de style, la vivacité du dialogue, la mélodie des vers, élèvent cette pièce au-dessus des autres. »

La Comédie Française n'avait pas vu sans un vif sentiment de déplaisir l'infidélité que Casimir Delavigne avait faite à son théâtre et que son désaccord avait provoquée et justifiée; elle vint à résipiscence autant par intérêt d'amour-propre que par intérêt financier : un second traité de paix fut signé avec elle, et *Louis XI*, que lui donna Casimir Delavigne, fut le nouveau gage de la réconciliation.

« Intérêt, a dit M. Duviquet, poésie, fidélité de mœurs, tableaux pathétiques et terribles, grandes leçons morales pour les peuples et pour les rois, tels sont en résumé les titres de la tragédie de *Louis XI* à l'estime et à l'admiration des connaisseurs : cette pièce, représentée en 1832, tiendra une des premières places dans la collection des œuvres de M. Casimir Delavigne, et ne peut manquer d'en conserver une également distinguée dans le répertoire du Théâtre Français. »

La belle scène entre Louis XI et Vincent de Paul est restée dans toutes les mémoires : c'est une page qui vivra aussi longtemps que la langue française, et personne ne sera tenté, après les avoir lus, d'oublier ces vers empreints d'une si sublime et si chrétienne énergie :

Tremble ! j'étais ton père et je deviens ton juge !
Ecrasé sous ta faute au pied du tribunal,
Baisse donc maintenant, courbe ton front royal ;

Rentre dans le néant, majesté périssable ;
Je ne vois plus le roi, j'écoute le coupable :
Fratricide, à genoux !

La tragédie des *Enfants d'Édouard* vint, un an après *Louis XI*, témoigner des continuels travaux de l'auteur et de son inépuisable fécondité.

Il semble que Casimir ait voulu s'attacher à prouver par cette pièce aux *novateurs hardis* qu'il est encore moins difficile qu'on ne le pense de faire, avec du talent et de la conscience, une bonne création sans s'abandonner au dévergondage qui de nos jours a séduit et entraîné dans une fausse route quelques jeunes et belles réputations.

Les Enfants d'Édouard sont dédiés à M. Paul Delaroche. « C'était, a-t-on dit avec raison, l'acquit d'une dette de justice autant qu'un tribut d'amitié. Un beau tableau a dû inspirer un beau poëme. »

Don Juan d'Autriche fut joué en 1835. Cet ouvrage est en prose : c'était presque un défi. « Casimir Delavigne, avaient imprimé ses détracteurs, perdrait dans le langage usuel toute cette séduction que prête à ses ouvrages la forme piquante et la magie de sa brillante versification. » Il répondit à l'injurieuse provocation par un chef-d'œuvre. Cette création si originale et d'une allure si franche, si vive et si gaie, reportez-vous à quelle époque il l'a produite : c'est au milieu des plus cruelles souffrances et quand les progrès du mal qui l'a conduit lentement à la tombe devenaient chaque jour plus rapides et plus alarmants.

Arrêtons-nous un moment, et disons et sur cet ouvrage et sur l'auteur, non pas toute notre pensée, on la pourrait taxer de partiale complaisance, mais ce qu'en ont écrit et pensé des hommes dont les opinions, littéraires sont des arrêts sans appel. Un nom ignoré comme le nôtre n'a point toute l'autorité voulue pour donner du poids à nos jugements; et peut-être aussi que l'amitié que depuis vingt ans nous avions vouée à Casimir nous entraînerait malgré nous au delà de ce qui est une stricte et bonne justice. « Pour fondre dans un ouvrage, a dit un de ces hommes-là, le comique et l'intérêt, et les répartir dans une mesure à peu près égale, il était difficile de s'emparer d'une idée plus heureuse et plus féconde que la prétendue destination de don Juan d'Autriche au cloître. Aussi, quel merveilleux parti en a tiré M. Casimir Delavigne! Où est l'ouvrage qui offre une succession plus rapide, un plus agréable mélange de situations fortes et dramatiques, de scènes comiques et gracieuses? et cependant, comme tout cela s'allie et s'enchaîne franchement! quelle vérité, quelle nature, quel charme et aussi quels succès? Quelle est donc la cause de l'affection du public, nous pourrions même dire de sa prédilection pour l'auteur de *Don Juan?* et quelle est en même temps la source de l'antipathie mal déguisée de quelques feuilles pour un homme qui, à force de travail et d'art, d'étude et d'habileté, de puissance et de flexibilité d'esprit, est parvenu tour à tour à s'inspirer avec un égal bonheur des meilleurs chefs-d'œuvre des Corneille, des Racine et des Shaskspeare? »

« Le public se serait-il par hasard trompé en accueillant dans leur nouveauté, de ses bravos unanimes, *les Vêpres*, *les Comédiens*, *le Paria*, *l'École des Vieillards*, *Marino*, *Louis XI*. et *les Enfants d'Édouard?* Serait-ce à son mauvais goût ou à son ignorance qu'il faudrait attribuer le succès de chacun de ses ouvrages? et n'est-ce enfin que par suite d'une première erreur qu'il les salue encore quand il les voit comme de bons et vieux amis? Non, le public ne se trompe pas aujourd'hui et ne s'est pas trompé autrefois. En matière dramatique, il est doué d'un merveilleux instinct, d'un goût sûr, d'une raison qui presque jamais ne se fourvoie; livré à lui-même, c'est sans conteste le meilleur et le plus infaillible de tous les juges; il sait au besoin casser les arrêts d'une critique élogieuse ou jalouse, et faire respecter ses propres décisions, qui seules acquièrent force de loi. Quand il applaudit, c'est la pièce, et non l'auteur, qu'il ne connaît pas, et auquel il ne s'intéresse qu'en raison du plaisir qu'il lui procure habituellement. »

Après ce *Don Juan* si gai, si dramatique, et dans lequel Casimir Delavigne « avait fait, pour la première fois, si bon marché des règles d'Aristote, » il revint à un genre plus grave, plus sérieux et plus sévère, et donna *Une Famille au temps de Luther*, tragédie en un acte, représentée, sur le Théâtre Français le 19 avril 1836. « C'est la raison aux prises avec le fanatisme. La raison devait succomber; elle succombe en effet; mais avec quel art merveilleux l'auteur a su préparer et amener sa terrible catastrophe! De ce conflit de croyances opposées

et de sentiments extrêmes, quel intérêt puissant le poëte n'a-t-il pas su faire découler ! Rien de plus simple que cette action ; mais il fallait que le poëte fût bien sûr de lui pour oser, de notre temps, la transporter au théâtre ! Mais quel sujet si ingrat et si stérile ne serait pas, pour Casimir Delavigne, un moyen assuré de succès ? quelle richesse de détails ! quelle ravissante poésie ! quel esprit franc et vrai ! c'est la raison parée et embellie. »

La Popularité et *la Fille du Cid* terminèrent, en 1838, cette longue série de triomphes, cette carrière dramatique si glorieusement parcourue, et qui devait finir par une composition moins sérieuse, *Charles VI.* Si ces deux avant-dernières productions ne sont point restées à la scène, elles auront toujours un grand succès de lecture, genre d'honneur qu'elles partageront avec quelques-uns des chefs-d'œuvre de ces nationales illustrations qui portent les beaux noms de Corneille, de Racine, de Molière, si près desquels Casimir Delavigne est venu se placer.

Tous ces nobles travaux, toute cette gloire littéraire se résument dans cette page éloquente de M. Jules Janin : « Il est mort, le plus digne représentant des poëtes d'autrefois aux meilleurs jours de la poésie : quelle vie plus remplie des meilleures œuvres et des plus beaux vers ! que de gloire, et dans cette gloire que de modestie ! quelle carrière mieux commencée et parcourue d'un pas plus honnête et plus calme ? Il a été un des premiers à tracer la carrière de la poésie nouvelle. Il s'est mêlé à toutes les émotions populaires, et a pris sa part de toutes les justices. Le premier, avec lord Byron, il a compris

que l'empereur, même vivant, était devenu un être poétique. Le premier il a célébré la Grèce captive et ressuscitée ; il s'est prosterné aux pieds de Jeanne d'Arc ; il a pleuré avec des larmes éloquentes sur les malheurs de Waterloo. Cette belle âme, toute française, avait en elle-même les plus vifs instincts de tout ce qui était la gloire, la pitié, l'héroïsme ; son coup d'essai des *Vêpres siciliennes* a été pour la France lettrée une grande espérance, et la France ne s'est pas étonnée quand elle a appris que le nouveau venu était de la même province que *Corneille*. Rappelez-vous, vous qui étiez jeunes alors, l'enivrement que vous causaient les beaux vers et les chœurs du *Paria*, et l'éclat de rire que soulevait cette charmante satire des *Comédiens*, et *l'École des Vieillards*. Talma vivait encore et mademoiselle Mars avait conservé tout l'éclat de la jeunesse. Il me semble que je suis encore à la première représentation de *Louis XI*, quand M. Casimir Delavigne voulut montrer que lui aussi savait employer à propos toutes les pompes et toutes les magnificences du drame moderne. Esprit infatigable, sourire éloquent, il était terrible, il était charmant : il jouait même avec les héros les plus dangereux. Témoins Charles-Quint et Philippe II, et cette histoire de *Don Juan d'Autriche* que n'aurait pas reniée Calderon et Lopez de Vega ; c'étaient là ses beaux jours de fête et de batailles gagnées. Il s'abandonnait volontiers à l'inspiration du moment ; il croyait au hasard, comme un peu tous les gens d'esprit. De même qu'il avait trouvé *Don Juan d'Autriche* en ouvrant au hasard la Biographie universelle, il avait trouvé *les Enfants d'É-*

douard dans Shakspeare, et dans la *Bible une Famille de Luther*, et dans *le Cid* de Corneille cette touchante élégie de *la Fille du Cid*. Habile écrivain, écrivain de bon sens plus encore qu'écrivain de génie, il cédait tout à la poésie, excepté les lois de la grammaire. De bonne heure il s'était nourri des plus fortes et des plus sévères études. Recueilli, caché, aimant la retraite, heureux dans la solitude charmante de la famille, on n'ose pas dire quel âge il avait quand il est mort ; on n'ose pas calculer toutes les nobles pensées que renfermait ce noble cœur, tous les beaux vers que contenait cette tête encore ombragée de cheveux noirs. Il a vécu sans autre bruit que le bruit poétique, sans autre ambition que les succès venus du parterre ; il est mort au milieu de la louange et des larmes universelles : il meurt très-jeune, mais sa vie est remplie, mais son nom ne peut pas mourir, mais il laisse après lui des chefs-d'œuvre, et même, car dans cette révolution de juillet tout devait être pacifique, dans les œuvres populaires de notre poëte se rencontre le chant de gloire et de pardon de la révolution de juillet. Insigne honneur d'un chant de triomphe qui est allé trouver sous les ombrages le poëte le plus calme et le plus loyal de la France ! »

LA TOMBE.

La patrie, à l'aspect d'une cendre si chère,
A senti s'émouvoir ses entrailles de mère.
Ah! qu'elle pleure! elle a droit de pleurer.
.....
Elle s'honore en voulant l'honorer :
A le nommer son fils qu'elle trouve de charmes!
Fière de sa douleur, plus belle de son deuil,
A qui voudra les voir qu'elle montre ses larmes!
Car il est des enfants qu'on pleure avec orgueil.

Funérailles du général Foy, CASIMIR DELAVIGNE.

Aucune vie d'homme de lettres ne fut à la fois plus calme au dehors et plus laborieuse à l'intérieur que celle de Casimir Delavigne. En moins de trente ans, plus de soixante mille vers sont sortis de ce cerveau si sagement et si prodigieusement fécond. Aussi, est-ce au prix de cette vie même qu'il a conquis son immortalité. A peine était-elle commencée cette vie si belle, si honorable et si pure, qu'il sentait déjà tout ce que sa gloire devait lui coûter. Ne disait-il pas dans ses *Comédiens :*

Et savez-vous, monsieur, par quels soins, quels ennuis,
Par quels travaux sans fin qu'ici je vous abrége,
J'ai payé d'être auteur le fâcheux privilége ?

Au milieu de quelles circonstances écrivit-il la plupart de ses ouvrages ? Était-ce dans toutes les conditions de santé, de bien-être physique, dans cet état normal d'une jeunesse ardente et chaleureuse, où toutes les facultés de l'âme agissent dans un corps sain et y retrempent incessamment leur énergie ? Non ; toujours il fut en proie à une foule d'indispositions que venaient augmenter encore les tribulations quotidiennes de sa carrière d'auteur dramatique. « Mille embarras de théâtre, nous écrivait-il quelquefois, prennent tout mon temps, et malgré moi me retiennent à Paris ; pourtant l'air de la campagne me serait si salutaire ! Paris me pèse, et je me prends à détester

Ses palais, ses jardins, et leurs tristes naïades. »

Cette campagne qu'il rêvait et dont il parlait sans cesse, c'était la campagne de la Normandie, avec son ciel gris, ses beaux peupliers, ses vertes pelouses, ses frais et limpides ruisseaux; aussi comme il s'écrie avec amour :

O champs de la Neustrie, ô fertiles vallons !
Quand la fraîcheur du soir descend du haut des monts,
Sous des pommiers en fleur, à l'ombre des vieux chênes,
Laissez-moi m'égarer au bord de vos fontaines !

Qu'il fut heureux le poëte quand son rêve devint une réalité, et qu'il eut à lui ces peupliers, ces pommiers fleuris, ces grands chênes et tous ces beaux arbres que renfermait dans son vaste enclos ce vieux manoir des Templiers, cette Madeleine si pittoresque, habitée avec tant de joie, quittée avec tant de larmes, et dont il prit possession en **1824** !

De sa belle terrasse, ombragée par des tilleuls, il voyait à ses pieds couler la Seine, qui, après avoir traversé ce Paris retentissant de ses triomphes littéraires, s'en allait mourir et se perdre sous les murs de ce Havre, si aimé, qu'il saluait de cette exclamation chaque nef joyeuse qui, chargée de passagers, en suivait la douce pente : « Ils sont heureux ! ils vont au Havre. » Ce bonheur avait pourtant déjà été le sien; et cette exclamation n'était plus que l'expression d'un regret. Le Havre avait élevé à grands frais une salle de spectacle : on voulut qu'elle s'ouvrît sous les auspices de l'auteur des *Vêpres siciliennes*; cela devait, disait-on, porter bonheur au théâtre : aujourd'hui ce théâtre est une ruine, la flamme l'a dévoré en quelques heures, et Casimir Delavigne est dans la tombe.

Un discours étincelant de verve et d'esprit fut improvisé, pour ainsi dire, par le poëte havrais : c'est une revue piquante de presque toutes les illustrations que la Normandie a droit de revendiquer; c'est le chiffre à peu près exact du contingent de gloire qu'elle a mis en commun avec les autres gloires de la France; tout cela écrit avec cette facilité, cette appropriation de style et d'idées qui faisait dire à Lamartine dans son épître à Casimir :

Autour de mon foyer nous relisons tes vers
Où brille en se jouant ta muse familière,
Qu'eût enviés Térence et qu'eût signés Molière.
Comment peux-tu passer, par quel don, par quel art,
De Syracuse au Havre et du Gange à Bonnard?

Ne vous souvient-il plus, vous, ses concitoyens, des transports que firent éclater, le 25 août 1823, dans cette

salle de spectacle, étincelante de lumières, de dorures, de fraîches toilettes, toute cette jeunesse du Havre si sympathique aux nobles et patriotiques inspirations de *notre Casimir;* des acclamations qui saluaient chacun des vers de son discours? Vos yeux le cherchaient alors dans cette loge municipale où il s'était retranché; vos cris unanimes le demandaient, c'était presque du délire, mais c'était aussi de la justice que cette expansion électrique et spontanée d'unanime enthousiasme.

Après un long combat que lui livraient sa modestie et une excessive timidité, il céda enfin à la vivacité de vos instances, mais il fallut encore que le maire vînt le prendre par la main pour le présenter, malgré lui-même, à ses admirateurs. Il pleurait d'attendrissement. « Je n'ai jamais été aussi heureux qu'aujourd'hui, disait-il. — Et ces millions de bravos qui vous ont salué sur la grande scène parisienne? — Oh! vous avez raison; mais ici ce sont des mains havraises qui battent. »

Un incident, qui pour quelques-uns pouvait avoir d'assez fâcheuses conséquences, marqua le terme de cette soirée mémorable; mais les ombrageuses susceptibilités du parquet de la restauration vinrent échouer contre le bon sens et la présence d'esprit du directeur du spectacle. C'était M. Morel, qui avait à cette époque l'administration des deux théâtres de Rouen et du Havre. Avant la fin de cette solennelle représentation, Casimir Delavigne se rendit à la maison de campagne de M. Begouen Demeaux, maire de la ville. Au baisser du rideau, des spectateurs avaient jeté sur la scène une cou-

ronne avec cette inscription : « *A Casimir Delavigne!* » M. Morel enveloppa soigneusement la coûronne et l'envoya sur-le-champ à son adresse. Il y avait nombreuse réunion chez M. Begouen, qui reçut la couronne et la mit sur la tête de l'auteur, lequel s'empressa de la déposer sur un canapé ; quelques enfants en prirent possession et s'amusèrent à jouer avec les fleurs qui la composaient ; cela s'était passé à la nuit tombante, entre chien et loup. On éclaire le salon, et à la clarté des bougies on découvre, ô stupeur ! que la couronne tressée pour le poëte est une couronne séditieuse, c'est l'arc-en-ciel aux trois couleurs proscrites. Grande et générale est la désertion : la société se disperse; mais un inconnu, un de ces hommes qui, suivant l'expression de Casimir Delavigne,

Prennent contre le jour parti pour les ténèbres,

s'en va tout aussitôt dénoncer à la justice l'horrible attentat. A son retour à Rouen, M. Morel est mandé chez le juge d'instruction, et voici le sérieux interrogatoire qu'il subit dans le cabinet de ce magistrat :

« Vous avez assisté à l'ouverture du théâtre du Havre?

— Oui, monsieur.

— On a jeté une couronne?

— Oui, monsieur.

— Pour Casimir Delavigne?

— Oui, monsieur.

— Cette couronne était tricolore?

— Oui, monsieur. »

Le juge avec vivacité : « Greffier, écrivez.

— Mais, monsieur, entendons-nous. Si par tricolore vous comprenez les couleurs de la révolution, il est de mon devoir de vous détromper.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, monsieur, que cette couronne était composée d'immortelles violettes, jaunes et blanches.

— Cela suffit, vous pouvez vous retirer. »

Cet adroit et officieux mensonge arrêta l'instruction ; l'affaire en resta là, le dénonciateur en fut pour sa honte et la justice pour son enquête.

Casimir Delavigne aurait été vivement affligé d'apprendre que sa présence au Havre eût été pour ses compatriotes l'occasion d'une poursuite judiciaire; aussi probablement ignora-t-il toujours, par le soin qu'on mit à les lui cacher, les quelques velléités de sévices du parquet de Rouen, dont la population du Havre ne soupçonna pas même les investigations. Une affaire de cette nature aurait compromis peut-être la tranquillité d'une ville qui manifestait chaque jour davantage sa désaffection pour un ordre de choses qu'elle jugeait contraire aux véritables intérêts du pays. On se souvient encore de cette touchante et calme escorte d'honneur qu'elle fournit au général la Fayette lorsqu'il vint au Havre s'embarquer pour les États-Unis. Quatre cents jeunes gens, tête nue, traversèrent silencieusement la ville à la suite du général, et tous les habitants, quelque obstacle que l'autorité militaire cherchât à leur opposer en faisant fermer en plein jour une des portes de la ville, s'échelonnèrent sur la jetée pour saluer d'un

dernier adieu le steamer qui transportait en rade le plus vieux et le plus intègre défenseur des libertés nationales. Quand le pacte sacré qui liait la France à ce gouvernement fut insolemment déchiré en 1830, l'élite de cette même population havraise ne se leva-t-elle pas d'un mouvement spontané pour prêter l'appui de son bras à tous les bras qui combattaient pour la foi jurée, et Paris a-t-il perdu la mémoire de ces volontaires havrais qu'il accueillit alors avec une si franche et si enthousiaste cordialité? Ainsi, Casimir Delavigne trouvait dans sa ville natale non-seulement le bon accueil auquel il avait droit comme le plus illustre de ses enfants, mais il était sûr que toutes les mains qui tenaient à honneur de serrer la sienne étaient des mains amies et que tous les cœurs y battaient à l'unisson du sien. Il y revenait avec amour et presque toujours en compagnie de son frère et de M. Scribe. Vers le soir, ils gravissaient la belle côte d'Ingouville, qui domine le Havre, et là, assis sous un vieil orme, « c'était encore un assaut continuel de gaieté et d'esprit, de savants discours et de propos frivoles, de fines railleries et de touchants souvenirs d'enfance. » Là Casimir saisissait de l'œil le Havre tout entier, sa rade, son port, ses bassins, ses navires, l'embouchure de la Seine, les coteaux riants qui enserrent le fleuve dans leurs courbes gracieuses, et, plein d'admiration et d'affection pour ce magnifique spectacle, il s'écriait dans un élan de poétique enthousiasme :

Charmante ville !
Elle fut mon berceau : doux climat, sol fertile,

D'aimables habitants... un site ! ah ! quel tableau !
Après Constantinople il n'est rien d'aussi beau !

Nous l'avons dit ailleurs, Casimir Delavigne aimait le Havre comme on aime une maîtresse ; il semblait qu'il voulût l'associer à ses triomphes, car chaque fois qu'il a pu dans ses ouvrages lui donner un souvenir, il l'a fait avec un empressement qui a de plus en plus resserré les liens qui unissaient la ville au poëte. Quand il y venait, son aménité, son enjouement faisaient que chacun le désirait pour son hôte. Un jour un vénérable ecclésiastique, maître de pension, M. l'abbé Bazire l'invita à déjeuner, lui et son frère Germain. Ils s'y trouvèrent en compagnie de trois prêtres, au nombre desquels était M. Boïeldieu, vénérable chanoine émérite, oncle de l'immortel auteur de *la Dame Blanche*. Le repas fut gai, quoiqu'on y parlât un peu d'homélie. « Ce qui m'ennuie le plus à traiter, disait le bon chanoine, qui avait eu la réputation d'excellent prédicateur, c'est la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ. Comment ne pas se répéter dans un pareil sujet? — Oh ! fit Casimir, il y a encore de bien belles choses à dire là-dessus. Si je faisais un discours sur la Passion, je voudrais ne pas laisser un œil sec ; mais il faudrait que le sermon fût prêché par Talma. » Puis s'adressant à M. Bazire : « Comment va la pension?—Assez bien ; mais elle irait mieux si, au lieu de s'occuper spécialement de leurs élèves, mes professeurs ne s'avisaient aussi de faire des tragédies ; vos succès leur ont tourné la tête. — Comment, des tragédies? reprit Germain en riant aux éclats ; nous avons ici, dans cette enceinte même, des

poëtes tragiques?... — Dans cette enceinte même, *des*, c'est trop peut-être, répliqua l'abbé Bazire; mais un du moins; et puisque nous sommes au dessert, je puis bien sans indiscrétion, attendu que la pièce est imprimée, vous donner le plaisir de faire connaissance avec des vers du crû. » Les vers du crû étaient d'un burlesque désopilant; Germain en rit aux larmes, et dans l'expansion de sa bonne humeur, il n'épargna pas l'auteur, on le pense bien. — Casimir seul ne riait pas; il blâmait tout haut Germain de ses mordantes épigrammes, et par un excès de bonté et de générosité qu'on peut appeler surhumaine quand on a lu la pièce, il cherchait à mettre en relief quelque pensée un peu raisonnable semée par hasard au milieu de ces grotesques alexandrins. « Tu as tort, Germain, lui disait-il; voilà qui n'est pas mal; il y a quelque chose là-dedans. » Et à chaque délit du rimeur, il attachait avec indulgence une ou deux circonstances atténuantes. La pièce fut impitoyablement lue jusqu'au bout par Germain, qui parla ensuite avec cet amour de frère des beaux succès de Casimir, de son avenir et des fatigues que lui causaient ses travaux littéraires. « Ces succès, reprit Casimir, tu devrais en avoir la meilleure part. Pensez, messieurs, que ce bon Germain fait au moins la moitié de la besogne; il lit pour moi, pour m'épargner l'ennui des recherches; il fait souvent le croquis de mes ouvrages, et si je vaux quelque chose, comme il se plaît à vous le dire, eh! mon Dieu, n'est-ce pas à lui que je dois cela? »

« Noblesse oblige. » Casimir était devenu noble; la

France n'avait-elle pas signé ses titres et scellé ses parchemins? Il comprit l'obligation dans une circonstance solennelle; il s'agissait de l'accomplissement d'un acte de haute justice. La grande ville de Rouen voulut ériger une statue au grand Corneille. La pensée lui en vint par la Société libre d'Emulation de cette vieille cité, patrie du père de la tragédie française. Voici, d'après une note que nous transmet obligeamment un ami de Casimir Delavigne, M. Tougard, comment le poëte havrais concourut au monument du poëte rouennais. « La dépense présumée était, dit M. Tougard, nommé secrétaire de la commission, évaluée à plus de quatre-vingt mille francs. Les sommes recueillies nous laissaient loin de ce chiffre. Instances, démarches, sollicitations, tout était stérile, la souscription restait stationnaire; ce fut alors qu'on s'arrêta à l'idée de demander à tous les théâtres de France une représentation au bénéfice du monument projeté. Rouen choisit *Cinna*, l'un des chefs-d'œuvre de Pierre Corneille; cette représentation ne pouvait être productive et véritablement digne de son objet qu'en y faisant paraître les premiers artistes de France et en l'entourant d'une grande solennité. Je m'adressai à Casimir Delavigne et lui demandai un discours. Voici sa réponse :

« Je vous remercie de n'avoir pas douté de l'intérêt que « devait m'inspirer le projet formé par la ville de Rouen « d'élever un monument au grand Corneille. C'est avec « un vif plaisir que j'apporterai mon offrande pour ho- « norer la mémoire de notre maître à tous. J'espère aussi « que plusieurs des théâtres de Paris prendront part à

« cette souscription nationale: mais je pense que le mo-
« ment ne serait pas favorable pour leur demander une
« représentation, la grande chaleur éloignant maintenant
« beaucoup de personnes des spectacles, et je crois qu'il
« serait avantageux d'attendre le retour de l'hiver; à cette
« époque, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour con-
« tribuer au succès de ce projet.

« Veuillez agréer, etc.

« CASIMIR DELAVIGNE.

« De la Madeleine (Vernon), le 27 juillet 1829. »

Cette lettre fut suivie à quelques jours d'intervalle de celle-ci :

« Combien je regrette que vous ne m'ayez pas adressé
« plus tôt votre demande! Le mauvais état de ma santé,
« qui ne me permet de me livrer à aucun travail suivi,
« me fait craindre de ne pouvoir vous satisfaire; je serai
« plus que jamais au-dessous d'une tâche aussi difficile
« qu'elle est honorable. Je tenterai cependant de la rem-
« plir autant qu'il est en moi. J'essayerai du moins de
« rendre hommage au grand poëte vers lequel ma pré-
« dilection m'a porté dès l'enfance. *Cinna*, c'est la pre-
« mière tragédie que j'ai vue, et ce chef-d'œuvre de notre
« grand Corneille a laissé dans ma mémoire et dans mon
« cœur une impression qu'aucune solennité théâtrale n'a
« jamais effacée. Comptez sur tous mes efforts; mais, je
« vous en supplie, ne prenez pour moi aucun engagement
« positif. Si je ne pouvais faire le discours que vous me

« demandez, soyez assez bon pour ne pas accuser mon « zèle, et croyez que j'en éprouverais moi-même un cha- « grin véritable.

« Agréez, etc.

« CASIMIR DELAVIGNE.

« De la Madeleine, le 3 août 1829. »

« Cette lettre me causa quelque inquiétude; je n'en poursuivis pas moins mon projet. Talma était mort; je désirais beaucoup que Lafon, premier acteur tragique du Théâtre Français, voulût bien se charger de venir à Rouen jouer le rôle d'Auguste. Un amateur avait accepté celui de Cinna; mais il me manquait une Émilie; elle était introuvable, toutes les actrices auxquelles je m'étais adressé m'avaient éconduit; le fardeau leur semblait trop lourd; cependant la lettre suivante me tranquillisa sur un autre point :

« Mon ami,

« Je m'empresse de vous annoncer que je vous porte- « rai jeudi, dans la matinée, le discours que vous m'avez « demandé; j'ai retrouvé de la santé pour célébrer notre « Corneille, et je souhaite que cet hommage ne soit pas « trop indigne du grand homme auquel il est adressé.

« Agréez, etc.

« CASIMIR DELAVIGNE.

« De la Madeleine, le 10 août 1829. »

« Cette première conquête obtenue, je pensai à faire contribuer au succès de cette représentation un de mes

bons et excellents amis, Auguste Nourrit. La messénienne, les *Adieux à Rome*, chantée par lui, devait avoir pour le public rouennais un attrait irrésistible. Je fis part de ce projet à Casimir Delavigne, et voici la réponse que j'en reçus :

« J'ai parlé à M. Nourrit des *Adieux à Rome*; ceux qui, « comme lui, sont animés d'un véritable amour de l'art « n'ont rien à refuser à Corneille. Il est disposé à nous « seconder de toute la puissance de son nom et de son « talent. Cette alliance de la déclamation et du chant ne « pouvait être tentée sur le théâtre que par le plus grand « artiste de notre scène lyrique. Il part mardi prochain « pour Rouen, où il va donner quelques représentations; « veuillez faire, pour vous entendre avec lui, une démar- « che à laquelle il attachera un grand prix. Il sera heu- « reux d'être agréable en quelque chose à la ville de « Rouen et de payer son tribut à un poëte dont il pour- « rait déclamer les vers comme il chante la musique de « Rossini et de Gluck.

« Il était important de hâter la représentation en l'hon- « neur de Corneille pour profiter du séjour de M. Nourrit « à Rouen. J'ai retranché des *Adieux à Rome* tout ce qui « pourrait prêter à une allusion politique. M. Nourrit vous « indiquera ces changements, et vous aurez la bonté de « faire faire une copie de ces vers, dans le cas où il serait « nécessaire de les soumettre à une censure locale. Pour « le discours, il est prêt.

« J'ai reçu ce matin votre lettre, et je me suis empressé

« d'aller voir M. Lafon ; il a consenti avec une grâce « parfaite à jouer Auguste. Il se fait un plaisir de lire le « discours. Veuillez, je vous prie, lui adresser quelques « remercîments. Priez M. le directeur de Rouen de vou- « loir bien faire apprendre les autres rôles, et soyez assez « bon pour le remercier en mon nom de toutes les peines « qu'il se donne dans l'intérêt de mon *Faliero*.

« LL. AA. RR. le duc et la duchesse d'Orléans ont « souscrit pour cinq cents francs.

« CASIMIR DELAVIGNE.

« Le 30 août 1829. »

« Toujours pas d'Émilie ; j'étais dans des transes mortelles, lorsqu'une lettre, datée du 5 de septembre, vint mettre un terme à mes anxiétés :

« Votre Émilie est trouvée ! une de nos actrices tragi- « ques les plus distinguées, madame Valmonzey, du « Théâtre Français, veut aussi payer son tribut à Corneille ; « vous pouvez compter sur l'appui de son talent ; elle sera « bien sensible à un mot de vous.

« Lafon, qui apprend le discours, doit le répéter devant « moi mercredi prochain.

« CASIMIR DELAVIGNE. »

« Ainsi, grâce à l'obligeante activité et au dévouement de Casimir Delavigne, tous les obstacles étaient levés ; la représentation solennelle eut lieu le 19 septembre 1829. Casimir et Germain, son excellent frère, se rendirent à Rouen. Cette représentation fut admirable. La salle était comble. Lafon, Nourrit, madame Valmonzey, tous firent

merveille. Casimir Delavigne fut demandé à grands cris ; il était dans la loge de la commission ; mais il ne voulut jamais consentir à paraître. « La soirée, nous dit-il, doit « être consacrée entièrement et sans partage à l'immortel « auteur de *Cinna*. »

Dans son discours, chaleureusement récité par Lafon, Casimir Delavigne s'élevait avec énergie contre les petits grands hommes, « ces nains sans haleine et sans voix, » qui osaient alors, comme ils l'osent encore aujourd'hui, tenter d'ébranler l'immense renommée de ceux « que l'Europe admire et n'a pu surpasser. » Non, dit-il,

Non qu'on doive enchaîner la généreuse audace
Qui veut frayer sa route et conquérir sa place.
Corneille eût excité cet élan créateur ;
S'il est encor nouveau, c'est qu'il fut novateur.
Liberté de mieux faire à qui suit son exemple !
Mais renier sa gloire aux portes de son temple,
Mais blasphémer d'en bas le dieu sur son autel,
Immoler, quand on meurt, ce qui reste immortel :
Quiconque l'oserait, pour prix d'un tel outrage,
Marqué d'un ridicule égal à son courage,
Irait avec Cotin, d'éternel souvenir,
Égayer de son nom les railleurs à venir.

Immense fut le retentissement de ces paroles vengeresses au milieu d'une assemblée émue jusqu'aux larmes, et qui se leva comme un seul homme lorsque, par un heureux artifice de poëte, Casimir, évoquant l'ombre de Corneille, semble le présenter aux applaudissements des spectateurs, et qu'il s'écrie :

Pour jouir de sa gloire, il descend parmi nous.
Il vient : honneur à lui ! Levez-vous ! levez-vous !

Quinze ans à peine se sont écoulés depuis cette belle représentation, unique peut-être dans les fastes d'un théâtre de province, et déjà le chantre du grand Corneille attend qu'une voix amie et éloquente l'évoque à son tour de la tombe, et dise à la foule réunie dans le même dessein qui l'avait appelée à la représentation de *Cinna* :

Il vient : honneur à lui ! Levez-vous ! levez-vous !

Mais bientôt une voix plus grande et plus solennelle que celle d'un public de théâtre retentit aux oreilles du poëte. C'est la voix du peuple de Paris, qui gronde et éclate au bruit du canon sur tous les points de la capitale où il y a place pour la foule.

Il s'est levé : le tocsin sonne ;
Aux appels bruyants des tambours,
Aux éclats de l'obus qui tonne,
Vieillards, enfants, cité, faubourgs,
Sous les haillons, sous l'épaulette,
Armés, sans arme, unis, épars,
Se roulent contre les remparts
Que le fer et la baïonnette
Leur opposent de toutes parts.
En quelques jours une œuvre immense est accomplie :
Ils ont conquis les lois, chassé la tyrannie
Et couronné la liberté.
Peuple, repose-toi, ta semaine est finie.

Et le poëte, qui lui aussi était peuple, qui avait chanté le peuple comme il avait chanté Corneille, comme il avait chanté en d'autres temps les malheurs et les gloires de la France, le poëte se reposa, ou mieux il essaya vainement de se reposer. La prodigieuse activité de son cerveau

semblait l'avoir condamné à ne se reposer jamais. Au milieu des pures et douces affections dont il était entouré dans la maison paternelle, il avait senti le besoin d'une affection plus intime encore : la tendre sollicitude d'une mère, de ses frères, d'une sœur justement aimée, ne suffisait plus à son bonheur; il l'avait compris, et ce fut vers la fin de 1830 qu'il résolut de donner à sa mère une fille de plus, à ses frères une sœur chérie, à lui-même une fidèle et courageuse compagne. Son choix s'était fixé sur mademoiselle Elisa de Courtin, une élève de cette madame Campan qui vit s'asseoir sur les bancs de son école des princesses et des reines; des reines malheureuses! La reine de Hollande de l'empire, la duchesse de Saint-Leu de la restauration, la fille de Joséphine, et la sœur du prince Eugène, cette Hortense enfin, belle et bonne comme Joséphine, avait veillé comme une mère sur l'éducation et sur l'existence de mademoiselle de Courtin, qu'on appelait aussi la belle et la bonne Élisa.

Retenu à Paris à cette époque par une affaire personnelle, Casimir Delavigne, qui prenait un vif intérêt à ce qui pouvait m'aider à obtenir justice, m'écrivait : « Venez demain à onze heures; nous parlerons d'abord de ce qui vous regarde, puis nous causerons du Havre. » Exact au rendez-vous, que peut-être j'avais un peu devancé, tant il y avait de charme dans sa conversation, je sonne, César vient m'ouvrir et m'introduit dans une pièce d'attente; j'avais remarqué plus de mouvement que d'habitude dans cette maison si calme, et un certain air d'em-

barras dans les manières de M. César, qui jamais ne me faisait faire antichambre. « C'est, me dit le bon noir, M. Casimir que vous demandez? — Eh! oui, sans doute! — En ce moment il est peut-être un peu occupé. — En ce cas, je me retire; vous lui direz seulement que je suis venu. — Monsieur vous avait donné l'heure? — Précisément. — En ce cas je vais l'avertir. » César reparut, et m'introduisit dans le grand salon; il y avait une douzaine de personnes : Casimir vient à moi, me prend la main, et me dit avec une bonhomie charmante : « C'est que je me marie aujourd'hui; en vous écrivant hier, je n'y avais pas pensé, étourdi que je suis. Si vous le permettez, nous ne parlerons pas du Havre; mais j'ai pensé à vos affaires, et voici une lettre pour Mignet. » L'échange rapide de ces quelques mots fut suivi d'une présentation à la personne qui allait porter le beau nom de Casimir Delavigne, et je m'empressai de me retirer pour ne plus donner d'importunes distractions à mon oublieux et bienveillant protecteur.

Pour servir ses amis Casimir Delavigne avait une ardeur qui ne s'est jamais démentie; il se faisait bien expliquer d'abord l'objet de leur demande. Doué d'un tact parfait, d'un jugement exquis, il se décidait tout de suite à épouser votre cause si elle était juste, à la repousser avec une douce énergie si elle ne l'était pas. Dans la haute position où son talent et l'amitié d'un prince auguste l'avaient placé, il eût cru sa conscience engagée à mettre son crédit au service des ambitions personnelles. S'agissait-il d'une injustice à réparer,

d'une infortune réelle à secourir, ni soins, ni démarches, ni sollicitations, ne lui coûtaient. Peut-être le refus persévérant et raisonné d'user de son influence dans certaines occasions où elle se fût exercée au seul profit de l'intrigue lui fit-il des ennemis et des détracteurs; peut-être aussi cela contribua-t-il à le retenir dans cette espèce d'isolement où il resta pendant les dix dernières années de sa vie, isolement que lui reprochaient ses amis mêmes. Mais n'avait-il pas, dans l'intérieur qu'il s'était fait, tout ce bonheur que tant d'autres ont cherché dans les voies excentriques, sans arriver à le saisir? Sa femme l'avait rendu père d'un fils charmant, et cette paternité partageait avec la poésie tout son temps, qui lui semblait si court, qui s'écoulait si vite. Avec son fils, qui grandissait sous ses yeux, il retrouvait une à une toutes les joies pures et naïves de son enfance.

« Quelque chose, écrivait après sa mort une personne qui a vu Casimir dans ses intimités de famille, quelque chose avait le don de balancer dans son esprit l'influence de la poésie et de l'en distraire souvent. C'étaient sa femme et son enfant, son bel enfant, dont on hésita longtemps (grande affaire pour le poëte) à couper la magnifique chevelure blonde; son cher petit Albert, qu'il dévorait des yeux, qu'il portait sur son dos, aux jeux les plus enfantins duquel il se mêlait, et à qui il donnait les plus beaux livres dont il était l'auteur à déchirer. Oh! que ce pauvre enfant, dont l'intelligence a été ouverte de bonne heure par la continuelle société de ses parents, doit souffrir profondément d'une telle perte! et que je comprends

bien qu'on ait été obligé de soutenir ses jeunes pas au convoi paternel! Casimir Delavigne et Victor Hugo n'avaient entre eux de commun que le sentiment de la paternité et l'amour de l'enfance; à tous deux ce sentiment a inspiré de belles pages; mais il était dans la nature du premier de ces poëtes d'y mettre plus de retenue et de mystère, et de cacher *le moi* sous des figures empruntées : c'est ainsi que sortirent de son cœur *les Enfants d'Edouard*, avec leurs grâces naïves et touchantes, et leur mère, avec ses larmes, ses transports et ses sanglots. »

Après la révolution de 1830, si populairement chantée par Casimir Delavigne, son protecteur, devenu roi, le nomma bibliothécaire du palais de Fontainebleau : dans les mêmes fonctions que, durant les mauvais jours, le poëte avait exercées au Palais-Royal. Le duc d'Orléans avait apprécié tout ce que valait Casimir Delavigne : il savait combien il y avait de grandeur dans cette âme d'élite, d'élévation et de justesse dans cet esprit honnête, d'énergie et de sublimité dans cette pensée si calme et si pure. Le prince avait trouvé dans Casimir un ami et quelquefois un contradicteur; car il n'y avait pas dans le cœur du poëte de place pour les étroites idées du courtisan. « Je vois souvent le roi, me disait-il après 1830 : c'est un puits de science, de raison et d'instruction; il prend quelque plaisir à se promener familièrement avec moi dans ses belles galeries, et j'en trouve un infini à l'écouter, car c'est tout profit pour moi que ces conversations. — Mais, ne faites-vous que l'écouter? — Oh non! j'ai mon tour : nous discutons, et nous ne

sommes pas d'accord sur tous les points; mais le roi ne me garde pas rancune, et nous nous quittons bons amis.» Quel était le sujet de ces entretiens? c'est un secret enfermé aujourd'hui dans une tombe et dans une âme royale. On dit alors que Louis-Philippe pensait à élever Casimir Delavigne à la dignité de pair de France; certes c'eût été là une noble et digne acquisition pour la haute chambre; mais nous avons quelques raisons de douter que jamais la proposition en ait été faite, et nous doutons plus encore que, faite, elle eût été agréée. Il n'entrait pas dans les idées du poëte d'asseoir sa muse au Luxembourg, le fauteuil de l'Académie suffisait à son ambition; il l'avait dit et il le pratiquait :

Visez à l'Institut et non au ministère.

Il répugnait à toute fonction publique qui eût pu enchaîner sa liberté ou son indépendance : il n'eût pas voulu échanger sa position de poëte contre celle de pair du royaume.

Un peu plus tard, quand de Lamartine, le grand poëte, reçut et accepta, des électeurs de son pays, mandat pour les représenter à la chambre élective, la députation du Havre étant devenue vacante, bon nombre de ses amis qui connaissaient mieux les vers du poëte que ses pacifiques et peu ambitieuses inclinations, m'invitèrent à lui écrire pour lui demander qu'il voulût bien accepter la candidature. Sa réponse fut telle que je l'avais prévue. Casimir déclina modestement cet honneur, « tout fier

qu'il eût été de défendre à la tribune les grands intérêts de sa ville natale. »

Hélas ! le mauvais état de sa santé ne légitimait déjà que trop son excuse et son refus. Ce fut quelque temps après sa réponse qu'un armateur du Havre, M. Mazurier, eut la pensée de donner à un de ses navires le nom de notre illustre compatriote : il n'y avait rien là qui pût effaroucher le poëte ou engager le moins du monde sa responsabilité ; aussi accepta-t-il en ces termes la proposition :

« Monsieur,

« Je ne puis trop vous remercier de l'aimable pensée « que vous avez eue pour moi, et j'accepte avec recon- « naissance l'honneur que vous voulez bien me faire. « Puisse le nom que vous avez choisi être un gage de « bonheur pour le navire qui va le porter ! Croyez que « mes vœux accompagneront dans sa course le nouveau « Casimir, et que je prendrai toujours une part bien « vive à la joie que vous causera son retour.

« Casimir Delavigne.

« Paris, le 7 janvier 1835. »

Le nouveau Casimir fait encore bonne route ; mais l'illustre parrain ne salue plus son retour.

Revenons au chez lui du poëte, et laissons parler le même écrivain que nous citions tout à l'heure.

« C'était le dimanche soir que Casimir Delavigne réunissait ses amis. Le fond de la réunion était la famille même du poëte... Son père n'était plus là ; mais sa mère,

l'œil constamment attaché avec admiration sur son fils, était présente : elle aimait tout ce qui aimait son fils, tout ce que son fils aimait. M. Germain Delavigne, l'aîné des trois frères, digne associé de M. Scribe dans plusieurs pièces pétillantes d'esprit, homme d'un rare bon sens, d'un tact exquis, d'un goût parfait, d'une prévenance et d'une obligeance éprouvées, passant de la salle de billard au salon, du salon à la salle de billard, empêchait partout la conversation de languir. Madame Casimir Delavigne, femme d'un caractère plein de douceur et d'une force d'âme admirable, d'un esprit et d'un jugement dignes de son époux, avec des yeux et un sourire d'une suavité angélique, faisait les honneurs du salon. La grâce elle-même ne les eût pas mieux faits. Casimir, toujours un peu préoccupé malgré lui, et distrait par l'œuvre dramatique qui s'organisait dans son cerveau, allait et venait de sa chambre au salon : là, quand on était assez heureux pour le tirer à part, on jouissait d'un entretien plein d'enseignement, de finesse et de verdeur : on aurait voulu ne point parler pour l'écouter toujours ; mais lui ne voulait pas ; il voulait aussi votre mot, il voulait un échange ; car, dans son indulgence et sa modestie, il vous donnait à entendre qu'il avait autant à apprendre avec vous que vous avec lui. Ce qui le faisait plus aimer encore, c'était la tolérance de son esprit et de son cœur.

« Il ignorait la haine, excepté par les coups que, depuis la naissance de l'école romantique elle essayait de lui porter : il s'isola un peu trop à la fin de sa carrière ; non-seulement sa popularité, mais sa personne en souf-

frit, car il aurait désarmé tous ceux de ses ennemis qui l'auraient approché.

« Aux petites réunions de la rue Bergère, la compagnie se composait ordinairement moins de célébrités que d'amis éprouvés. De temps à autre, toutefois, j'y ai rencontré des hommes en réputation dans les lettres et dans les arts : MM. Scribe, Liadières, Gudin, Brascassat, Dantan, qui se désespérait de ne pouvoir mettre dans son musée grotesque la figure de Casimir Delavigne, parce que le noble poëte n'aimait point le ridicule, de quelque façon qu'il se revêtît ; il avait d'ailleurs un profond dédain pour l'illustration d'étalage et de carreaux de vitre..... Parfois la soirée prenait plus d'animation : elle s'égayait d'un bal d'enfants, toujours en vue d'Albert et de son cousin Arthur, le fils de M. Germain Delavigne, ou bien elle se prolongeait dans un souper d'amis. La dernière réunion un peu nombreuse à laquelle j'assistai eut lieu comme par impromptu, à la suite de la première représentation de *la Popularité*. Des auteurs, des artistes la composaient avec des parents. Casimir Delavigne, déjà cruellement atteint par la maladie, n'apparut que de quart d'heure en quart d'heure au souper, duquel il ne pouvait prendre sa part ; mais quand il venait, hôte aimable et bienveillant, c'était pour aller s'appuyer un instant sur la chaise de chacun des convives, et à chacun de dire un mot spirituel et bon. M. Samson, acteur consommé et poëte dramatique tout à la fois, termina la fête par une joyeuse chanson de sa façon, et le rire passa sur toutes les lèvres. Cet excellent et à jamais

regrettable Casimir Delavigne se crut un moment reporté aux beaux jours dè sa jeunesse, au temps où sa santé n'était pas encore consumée par le travail, au temps de son imagination et où de gais amis saluaient à pleins verres ses premiers et mémorables succès. Hélas ! bientôt après, les soirées du dimanche languirent, furent interrompues et définitivement n'eurent plus lieu.

« Dès ce moment, Casimir sembla dire adieu à toutes ses joies, se séquestra dans son appartement avec le mal qui le dévorait. »

« Pire encore, ajoute le même écrivain : *la Madeleine*, délicieuse campagne près de Vernon, dont Casimir Delavigne faisait depuis longtemps sa retraite de prédilection, la Madeleine fut vendue; elle fut vendue, « parce que le « poëte n'y pouvait plus aller, lui sur qui l'air des « champs, il le reconnaissait, avait une action si vivifiante. L'éducation d'Albert avait ses exigences, et ne « fût-ce que pour ce cher et unique enfant, il fallait constamment rester à Paris. »

Eh non ! soyons vrai, sans indiscrétion; la Madeleine fut vendue; mais ce ne fut ni parce que le poëte ne pouvait plus y aller, ni parce que l'éducation d'Albert avait ses exigences; il y eut dans cette vente tout un acte de haute et touchante piété filiale; il y eut le plus grand, le plus noble, le plus généreux de tous les sacrifices; il y eut un dévouement tel qu'il mériterait à lui seul une statue ! Que ne nous est-il permis d'initier nos lecteurs aux causes qui ont amené cette dépossession volontaire à la fois et cruelle ! mais la vie des hommes

illustres a aussi son sanctuaire dans lequel il n'est pas permis au plus audacieux biographe de pénétrer sans froisser un juste et impérieux sentiment de convenances. La Madeleine était presque l'héritage de son fils; en s'en dépouillant pour obéir à une dernière et solennelle prescription, Casimir s'est placé dans l'opinion des honnêtes gens au-dessus peut-être du rang qu'il doit occuper dans le monde littéraire. « Mais, ainsi que nous le disait il y a quelques jours un de ses amis, sa famille fut toujours l'objet de sa pieuse vénération; il lui remettait intégralement le produit de ses ouvrages, et si scrupuleuse était sur ce point sa conscience de fils dévoué, qu'ayant besoin d'une légère somme, sans doute pour l'accomplissement d'un acte mystérieux de bienfaisance, il osa, un jour, après bien des hésitations, la prélever sur des fonds qu'il venait de recevoir, et qui représentaient la vente d'un de ses chefs-d'œuvre. Mais ne pouvant résister au tourment que lui causait cet innocent larcin, il alla peu de jours après dire à son père : « Je t'ai volé; j'ai gardé vingt francs ! »

Prêtre, Casimir Delavigne eût été Fénélon.

La Madeleine fut vendue, et la Madeleine était à Casimir ce que son piano était pour Pauvre Jacques. Il la pleura longtemps, il la pleura toute sa vie. Quand il l'eut perdue, il la chanta avec son cœur, avec son âme, avec ses larmes; il lui fit cette navrante élégie, qu'on ne peut lire sans pleurer avec le poëte.

Adieu, chers témoins de ma peine !
Forêt, jardins, flots que j'aimais !

Adieu, mà fraîche Madeleine !
Madeleine, adieu pour jamais !
Je pars, il le faut, et je cède :
Mais le cœur me saigne en partant.
Qu'un plus riche qui te possède
Soit heureux où nous l'étions tant [1] !

La Madeleine vendue, un ami, M. de Lopès, lui offrit dans sa campagne de Saint-Just, ancienne propriété du duc d'Albuféra, située sur les belles rives de la Seine qu'il avait tant aimées, une hospitalité de belle saison, qu'il accepta, imprudemment peut-être, car des fenêtres de son appartement sa vue plongeait sur le prieuré de la Madeleine, dont les blanches murailles se dessinaient à travers les massifs qui lui formaient une verte et mystérieuse ceinture. Souvent on le surprenait assis ou appuyé contre un arbre, l'œil attaché sur le *point blanc*, exhalant de profonds soupirs, sans que rien pût le distraire de ces douloureuses méditations. « Je ne reviendrai plus ici, » disait-il en quittant Saint-Just ; et l'année suivante il y revenait encore ! Pauvre Casimir ! âme remplie de si douces et de si pures affections ! Ce fut au milieu de ces poignants regrets qu'il sut retrouver un instant quelques étincelles de ce feu sacré de la poésie que l'aggravation progressive de son mal semblait devoir éteindre en lui.

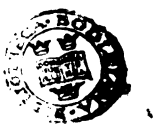
L'occasion aussi était grande et solennelle ; tout Paris se pressait, le 15 décembre 1840, aux avenues des Champs-Élysées et se groupait au bout de cet arc triomphal si lentement érigé à la gloire des armées françaises. Paris venait

[1] Le plus riche est M. de Périer, venu de Rouen pour en faire l'acquisition.

y saluer et y recevoir la cendre trop longtemps captive de Napoléon. Sous l'égide et l'escorte d'une dynastie nouvelle, elle arrivait enfin, à travers les mers, du rocher de Sainte-Hélène au sein de la capitale, pour s'abriter sous les voûtes glorieuses des *Invalides*; pour s'abriter non loin de cette Seine que lui aussi, grand homme, avait aimée, et près de laquelle il avait demandé en expirant que reposât son impériale poussière.

Le poëte vit ces funérailles, et il sentit bientôt renaître en son cœur plein de séve la chaleur vivifiante de l'inspiration; quelques strophes, dignes de ses beaux jours, s'échappent de son cerveau brûlant.... Vains efforts.... Le mal triomphe; un poëme devait éclore, le poëme n'éclora pas. Dieu l'a voulu ainsi. L'œuvre restera incomplète; elle restera comme suprême et dernier témoignage d'une lutte incessante et courageuse entre cette âme en travail, qui toujours veut produire, et ce corps rétif et débile, qui l'arrête dans son élan, et dit : « Tu ne produiras pas. »

Ces quelques vers isolés et inédits, reproduits en *fac simile* en tête de cet ouvrage, nous en sommes redevables à une obligeante communication; les voici; une noble et belle pensée les termine :



La liberté debout devant ta grande image,
Soldat que la gloire a fait roi,
Te reçoit sous cet arc, impérissable hommage,
A ton armée offert par toi.

En y mêlant la sienne, elle épura ta gloire;
Elle en doubla la majesté.
Car, s'il nous est permis d'adorer la victoire,
C'est aux pieds de la liberté!

Casimir aimait le Havre de tout l'amour qu'il avait pour la France; il y revint, en 1841, avec sa femme et son fils, essayer d'y oublier la Madeleine. A peine arrivé, il lui fallut la sœur de sa bonne nourrice: « Viens me voir, lui fit-il dire, je suis un peu malade, sans cela je t'aurais prévenue. » Madame Bazire accourut bien vite; c'était aussi du bonheur qui lui venait, à cette excellente femme, à qui le poëte ne manqua jamais d'envoyer chacun de ses ouvrages. Elle entre, s'approche de lui avec des paroles de respect. « Comment, dit Casimir, tu m'appelles Monsieur, et tu me dis vous! tu ne me connais donc plus? Ah! dis-moi Casimir, comme autrefois. » Et il l'embrasse avec effusion. C'est aussi que le Casimir de 1841 ne ressemblait déjà plus au poëte heureux et brillant de santé de 1823. Ce n'était plus l'homme que nous avions vu, nous et ses amis, avant que le rapide progrès du mal qui l'a conduit prématurément à la tombe eût amaigri son visage et plissé son front. « Je le vois encore, a dit le même écrivain admis longtemps dans son intimité, je le vois encore, comme si cette heure, et plût au ciel qu'il en fût ainsi! était celle où nous sommes. Il sortait certainement de travailler; il avait quelque chose d'un peu théâtral, que je lui ai revu trois ou quatre fois depuis; ses cheveux noirs et roides étaient dans leur désordre habituel, quoique laissant à découvert un beau front large et proéminent; ses yeux, d'un bleu limpide, jetaient de véritables éclairs; ses narines se gonflaient, ses joues s'animaient vers les pommettes, un peu saillantes, de cette petite rougeur qui donna dès longtemps à sa famille de l'in-

quiétude pour sa poitrine. Sa bouche, grande, mais si pleine d'expression, semblait passer tour à tour du sourire le plus bienveillant et le plus doux au sourire de l'ironie, pour prendre ensuite celui de la finesse. Les impressions par lesquelles il venait de passer le suivaient encore. Casimir avait habituellement une physionomie un peu bourgeoise, mais spirituelle, animée, un peu méditative, distraite par l'usage qu'il s'était fait de garder du premier au dernier mot son œuvre dans sa tête avant de l'écrire[1]; mais sans que cette distraction, exempte d'apprêts, lui enlevât rien de son air d'accueil et de bonté. La petite vérole avait un peu grossi ses traits et lui avait en même temps ravi ce qu'on appelle la beauté, et toutefois l'expression et l'ensemble de son visage plaisaient singulièrement. Le visage, en effet, était tout esprit, grâce et bienveillance. Casimir était sobre de gestes, et les grands airs, les airs qui sentent l'homme réduit, faute de fonds, à s'imposer un extérieur pompeux, ne lui convenaient nullement; il les dédaignait. Quand le démon de la poésie le dominait, toujours à cause de la simplicité et de la modestie de ses goûts, il se souciait peu de se montrer en cet état, et se gardait bien de faire en public étalage d'inspiration. »

L'air natal eut d'abord une salutaire influence sur la santé du poëte. Il avait recouvré au bord de la mer quelque

[1] C'est à cet usage que nous devons la perte de la dernière œuvre dramatique de l'auteur des Messéniennes, *Mélusine*, tragédie en cinq actes, dont le premier acte seul fut écrit : les quatre autres sont renfermés avec lui dans la tombe.

vigueur, qu'il mettait à profit pour des excursions dans les belles campagnes voisines, où il évoquait ses souvenirs de huit ans, heureux de retrouver çà et là quelques-uns de ses bons amis d'enfance, MM. Raoul Chaussé, Roquer, et d'autres encore. Quand son médecin lui interdisait les longues promenades, il *chappait* sur la jetée, parlant commerce et navigation, comme s'il eût été homme du métier, et avec ce positivisme de bon sens, cette justesse d'idée qui faisaient dire aux négociants qui l'écoutaient sans le connaître : « Mais c'est un des nôtres. » Un steamer anglais sortait-il du port, l'Angleterre lui fournissait un beau thème; mais il en parlait encore avec ses premières impressions, avec ses premiers préjugés peut-être. On eût dit qu'il voyait toujours le pavillon britannique flotter en ennemi sur la rade du Havre :

« La France, disait-il, voyez-vous, c'est Rome; Londres, c'est Carthage. »

Casimir n'était pas loin de Rouen et pensait encore à Jeanne d'Arc.

La belle saison se passe, et Casimir s'enfuit avec elle; il dit adieu au Havre, et cet adieu fut le dernier; mais il était loin d'en avoir le pressentiment. « Ah ! je reviendrai, dit-il en serrant la main de ses amis; je reviendrai avec ma femme et mon fils m'établir au milieu de vous; et ce sera bientôt; je veux passer ici mes dernières années, sur les bords de cette mer qui m'a vu naître et où j'espère mourir. » Il partit, et deux jours avant sa mort il entretenait encore son fils de cette espérance. Ce ne fut qu'une espérance. De retour à Paris, l'état de sa santé y devint de

plus en plus alarmant. Quelquefois, par un beau soleil, on voyait assis à demi courbé sur un banc du boulevard le plus voisin de sa demeure un pauvre vieillard à l'œil cave, au visage décoloré, qui était venu là demander un peu de chaleur à ce beau soleil; une femme dans une attitude pieuse et résignée, un bel enfant aux blonds cheveux veillaient saintement sur le vieillard de quarante-huit ans, essayant un sourire pour tromper ses souffrances ou pour répondre à une bonne parole de mari et de père. C'étaient Casimir Delavigne, sa femme et son fils. Sans la présence de la femme et du fils, vous eussiez passé tout près de lui et vous ne l'eussiez pas salué; comment auriez-vous pu le reconnaître? Mais le mal empire, lui envie et lui dispute chaque jour et pas à pas ses chères promenades; — les promenades sont supprimées. Présage funeste d'un veuvage plus douloureux, déjà le banc favori est veuf de son hôte et de sa famille.

Mais ne nous arrêtons pas sur les phases d'une agonie qui dura deux ans, avec la torture des alternatives d'espoir et de crainte; arrivons à la fin de 1843, à ce mois de décembre que notre climat nous fait si triste, si brumeux et si sombre; et nous allons retrouver, non plus, hélas! sur le boulevard, mais sur la route de Lyon, le vieillard, la femme et l'enfant. « Allez encore, vous, ses anges gardiens, leur a dit l'oracle médical, allez encore vous mettre en quête d'un peu de soleil, c'est-à-dire d'un peu de vie, pour votre époux et pour votre père! Il y avait cent soixante lieues et plus à faire pour arriver à ce peu de soleil. Le samedi, 2 décembre, Casimir, sa femme, Al-

fred et Babet s'enferment dans une douce et chaude voiture, qu'une royale et prévoyante sollicitude a mise à leur disposition. Le ciel est gris, l'air est froid, la campagne nue et morne. On voyage à petites journées. Le malade était peut-être celui qui souffrait le moins; à une question provoquée par l'indice d'une crise douloureuse, il répondait toujours : « Je me sens mieux. La santé, disait-il, est où nous allons, où nous serons bientôt; encore quelques jours, et nous aurons les tièdes brises du Languedoc et les conseils du docteur Lallemand [1]. A Châlons on quitta la voiture pour prendre, sur un bateau à vapeur, la voie de la Saône, qui mène sans fatigue à Lyon, où l'on arriva le 8 décembre, à trois heures de l'après-midi. On a fait cent lieues; mais l'espoir s'éloigne à mesure qu'on s'approche du but. Plus de forces; on est obligé de porter le malade à son appartement sur un fauteuil à bras [2]. Effrayée de cet état de faiblesse et d'épuisement, madame Delavigne mande un médecin, et le docteur Laborie reconnaît à la première vue les symptômes d'une phthisie pulmonaire parvenue au degré où elle est infailliblement et incessamment mortelle. L'arrêt est fatal... quelques heures encore! Cependant, soit confiance au vivifiant climat dont il se flatte toujours d'atteindre la frontière, soit délicate attention pour les êtres chéris qui l'entourent, Casimir, qui n'a rien perdu de sa présence d'esprit, ni de la lucidité de ses idées, rassure ceux qui désormais ne peuvent plus être rassurés. Il date

[1] Médecin de Montpellier aux soins duquel Casimir allait se confier.

[2] A l'hôtel de Provence et des Ambassadeurs.

sa guérison de son arrivée à Montpellier; mais chaque heure, chaque minute lui ravit à vue d'œil quelque chose de son existence; il s'affaiblit d'instant en instant, et ne répond plus que par un sourire aux marques d'affection qu'il reçoit de sa femme et de son fils. Pour tromper toutes ces douleurs, il se fait lire *Guy-Mannering*, de Walter Scott, et si une larme comprimée voile tout à coup les yeux de la lectrice, la trouble et lui fait passer une ligne, le malade attentif au développement de la phrase, la remet sur la voie avec une douceur angélique.

Le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, en rendant visite à une personne descendue dans le même hôtel, apprit en même temps et l'arrivée et l'état désespéré de Casimir Delavigne. Il témoigna aussitôt le désir de lui être présenté, comme le fils d'un homme qui fut son collègue à l'Académie Française; mais le poëte se mourait et ne put recevoir le prélat.

Oh! ce fut alors que chaque seconde qui s'écoulait effeuillait la dernière espérance de cette pauvre femme, qui, pour la première fois peut-être, comprit son isolement. Un prêtre fut appelé[1], il vint. La conversation fut courte, et dans son cœur qui allait cesser de battre Casimir trouva encore une expression affectueuse pour remercier le pasteur. C'était le lundi 11 décembre, à midi, que la religion venait aider cette âme calme et pure à s'envoler au ciel. Le soir le prêtre revint encore; mais l'âme s'était envolée.

[1] Le curé de Saint-François.

Beau de cette sublimité de l'agonie qui jette sur le visage d'un mourant quelque chose de divin et d'inspiré, le poëte s'était assis sur son lit et murmurait encore des vers à cette heure suprême. Peut-être disait-il avec le *Jeune Diacre*, que jeune aussi il avait chanté :

Heureux qui meurt chrétien !

Puis il avait laissé tomber sa tête sur sa main; et sans que la nature eût manifesté par un dernier effort l'accomplissement de son œuvre de destruction, il s'était endormi dans l'éternité.

Il y avait à genoux devant ce lit, le cœur en ferventes prières, les yeux mouillés de larmes brûlantes, sa femme et son fils, une veuve et un orphelin; il y avait encore sa nourrice, qui, comme le prêtre, l'avait reçu dans la vie et le reçut dans la mort.

« Ah ! maintenant, pleurez-le, vous qui aimez les beaux vers, les pensées touchantes, l'esprit sans fiel, la grâce sans fard; pleurez-le, vous qui aimez la vie laborieuse, la gloire méritée, les vertus domestiques, les exemples salutaires, les âmes pures, les honnêtes esprits, la simplicité dans le talent, la douce et calme bonne humeur qui vient de la conscience et des devoirs accomplis. » Pleurez-le, vous qui, par votre tendresse d'épouse, par vos soins de chaque jour, par votre sollicitude de chaque moment, avez su alléger le poids de ses souffrances; pleurez-le. — Mais, non, trêve encore à vos larmes : vos devoirs d'épouse ont cessé; mais ici commencent vos devoirs de veuve et continuent vos devoirs de mère.

Ne voyez-vous pas cet enfant qui pleure son père, qui pleure sa vie? car son père était sa vie. Qu'il trouve en vous cette force d'âme, cet affectueux regard et ces douces paroles de mère qui fortifient et consolent le faible, même devant un cadavre; rappelez toute l'énergique vertu de votre courage. Casimir Delavigne était un précieux dépôt que Paris vous avait confié, il faut le rendre à Paris; où fut sa gloire il faut que soit sa poussière, puisque sa tombe ne doit pas être où fut son berceau. N'attendez de la ville où vous êtes ni appui ni consolation, non que cette grande et laborieuse cité soit inhospitalière ou bien indifférente et oublieuse; mais sait elle seulement quelle vie s'est éteinte dans ses murs? — Attendez, voici que la grande voix de la presse a parlé: on ne lui a pas dit que le poëte était venu, mais elle vient d'apprendre que le poëte est mort; l'autorité s'enquiert et s'émeut; le préfet et le maire envoient prendre vos ordres, comme si vous aviez des ordres à donner; l'Académie s'assemble et délibère. Qu'avez-vous à faire avec l'Académie? Vous priez, voilà tout; vous priez douze heures durant avec le vieux prêtre dont la paroisse vous a presque fait marchander la venue; une femme seule vous eût comprise, et cette femme ne s'est pas présentée. Mais votre courage est à la hauteur de la noble tâche qu'il vous reste à accomplir: vous suffirez à la peine [1]!

[1] Des informations précises nous ont appris que Mme Casimir Delavigne a trouvé dans l'hôtel de Provence les soins empressés, le zèle et toute la déférence qu'on rencontre si rarement dans une maison étrangère. Que cette justice soit rendue à M. Philibert, propriétaire de cet établissement.

Et le mercredi 13 décembre, à sept heures du matin, une voiture sortait de l'hôtel de Provence et des Ambassadeurs, et traversait avec rapidité les rues encore désertes et silencieuses de la seconde capitale du royaume. Cette voiture renfermait un cercueil, c'était un corbillard. Assises, les yeux fixés sur ces restes chéris, deux femmes muettes de douleur, et un enfant qui ne pleurait plus. Pauvre enfant! il n'avait plus de larmes! Triste convoi, traversant des campagnes en deuil, sous un ciel en deuil. Cinquante heures après son départ, la voiture entrait à Paris et se dirigeait vers la demeure du poëte. Sur le seuil, des hommes, des femmes, des enfants sanglotaient. « Mère, dit la veuve de l'illustre poëte, voilà votre fils que je vous ramène; frères, voilà votre frère. » Puis encore sur le seuil de cette maison, pavoisée de funèbres tentures, expiraient à la foi sa force et son courage; elle n'en avait plus besoin; elle aussi pouvait pleurer maintenant toutes ses larmes, n'avait-elle pas rendu le fils à sa mère, CASIMIR DELAVIGNE à Paris?

Et le 19 décembre, tout Paris se pressait autour du cercueil de celui qui avait dit aux Parisiens : « En avant, marchons. » Un enfant de treize ans s'est échappé des bras de sa mère pour conduire le deuil; « pauvre enfant, sitôt déshérité de ce souffle du génie qui caressait son ber-

« Je veux, a-t-il dit, que désormais la chambre où est mort Casimir Delavigne (cette chambre a le n° 35) porte son nom et soit décorée de son buste. » C'est une bonne et généreuse pensée; hâtez-vous, monsieur Philibert, de la mettre à exécution, et vous aurez bien mérité de tous les amis et de tous les admirateurs du grand poëte.

ceau! » Mais voyez quelle belle escorte on lui fait à cet enfant, quel beau cortége on fait à son père. Toute la France y est représentée : roi, princes, savants, guerriers, artistes. Français, Italiens, Polonais, tous ceux qui furent ses amis, tous ceux même qui ne le furent pas, sont là ! Quels dissentiments ne s'effacent, quelles haines ne s'oublient devant une tombe ! Le peuple y est aussi : ne distinguez-vous pas au milieu de ces illustrations dorées cette tête chauve, ce front vaste qui suffit encore à peine à la pensée ? C'est Béranger, cet autre Tyrtée de la France, ce peuple fait homme.

Écoutez; une dernière et solennelle consécration s'accomplit sur cette tombe qui va se refermer au milieu de toutes ces tombes, dans cette ville de la mort, bâtie de marbre, parée de ses bronzes, de ses statues, de ses pyramides orgueilleuses, de ses colonnes de granit, debout, brisées; de cette ville qui a ses fleurs qu'on arrose avec des larmes, ses jardins de scabieuses, de cyprès et de saules, de saules que l'ingratitude et l'oubli laissent si souvent pleurer seuls ; de cette ville dont le char de la mort a seul aussi le droit de sillonner les rues tortueuses. Écoutez, car la vérité va sortir de bouches éloquentes et dire, à la face du ciel, à la face des vivants, à la face des morts, ce que fut Casimir Delavigne, et ce sera la vérité ; est-il roi, pour qu'on vienne mentir devant sa poussière ? Qui payerait le mensonge ? D'abord, c'est un ministre qui parle, et sous la parole du ministre vous devinez aussitôt que se cache la pensée de regret d'une âme royale. « Enfant, dit-il, après avoir proclamé la

gloire et les vertus du père, enfant, console-toi; un grand prince veut veiller sur ton enfance et sur ton avenir. » Au ministre succède un grand poëte, le chef d'une école hardie et nouvelle, Victor Hugo. La Seine, vous le savez, s'était perfidement ouverte, il y a quelques mois, pour lui ravir, presque aux portes du Havre, sa fille bien-aimée, un bel enfant qui était devenu une heureuse femme, et qui allait devenir mère, un bel enfant que le ciel lui enviait. C'était le père qui a perdu son enfant, essayant de consoler l'enfant qui a perdu son père. « Ah! s'écrie-t-il avec une émotion sentie et partagée, que les petites haines qui poursuivent les grandes renommées, que les passions et les ingratitudes littéraires fassent silence autour du poëte endormi! » « Dors en paix, dit une autre voix, dors sous la pierre que ton cercueil va rendre illustre et sacrée; car, à l'heure où lui manqueront les larmes et les prières de ceux qui sont ici, emportés à leur tour dans la mort, ta gloire y restera pour la montrer à la postérité, qui la saluera avec respect. » Puis encore d'autres voix graves et puissantes. Mais le Havre, son pays de naissance et de prédilection, n'aura-t-il pas un mot de regret à dire, pas une larme à répandre sur cette tombe où gît son plus illustre enfant? Attendez, voilà que s'avance, avec une timidité respectueuse, un de ceux qui de plus près ont suivi le cercueil, dont il avait la garde; d'une voix à demi étouffée par les sanglots, cet homme qui fut son compatriote et son ami se fait l'interprète de nos douleurs : dans la sympathique expression de ses regrets, il dit ce qu'il pense et

ce que nous pensons tous du poëte honnête homme qui voulait mourir où fut son berceau; qui voulait!... Mon Dieu, comme il vous plaît de briser d'un autre vouloir toutes les volontés humaines[1]!

La France a parlé : à vous, Pologne, qu'il a chantée et consolée, celui qui avait des chants pour toutes les gloires, des consolations pour toutes les douleurs; et voici ce que dit la Pologne :

« Laissez-moi prononcer sur cette tombe encore ou-
« verte quelques paroles de deuil, au nom de la Pologne,
« pour laquelle cette lyre, qui vient de se briser, a ré-
« pandu des chants pleines de larmes.

« Kasimir, ton nom a toujours trouvé parmi nous de
« l'amour et du respect; nous t'aimions lorsque, enfant
« encore, tu nous chantais la gloire, ce rêve des enfants
« et des peuples.

« Kasimir! nous t'aimions lorsque, soldats, ta voix
« faisait battre nos cœurs au nom de la liberté! quand
« ta *Varsovienne* combattait avec nous notre premier
« combat, remportait avec nous notre dernière victoire.

« Kasimir! nous t'aimions proscrits sur la terre étran-
« gère lorsque tu pleurais avec nous la Pologne opprimée

[1] MM. le comte de Montalivet, Victor Hugo, Frédéric Soulié, Tissot, Samson de la Comédie Française, ont prononcé d'éloquents discours sur la tombe de Casimir Delavigne. M. Boursy, conseiller d'état, directeur général des contributions indirectes, a parlé au nom de la ville du Havre, qui l'en a officiellement remercié; M. Christien Ostrowski, au nom de la Pologne. Nous avons textuellement rétabli ses paroles, que les journaux ont dénaturées et attribuées à tort à un autre de ses compatriotes.

« et que ta voix lui prophétisait un avenir plus heureux.

« Par la pensée, par le cœur, par le génie, tu t'es as-
« socié à nos efforts, à nos espérances; fils de la Pologne,
« nous venons te saluer comme frère!

« Lorsqu'un de nos guerriers meurt loin de son pays,
« nous avons la coutume de répandre sur ses yeux un peu
« de cette terre natale, arrosée du sang des martyrs, afin
« qu'il ait encore, au sein du sommeil éternel, des rêves
« de la patrie.

« Qu'il soit donc fait avec toi comme avec nos frères
« en exil: reçois cet hommage de la Pologne en pleurs,
« soldat de la liberté, dors en paix sous la terre polo-
« naise. »

Puis, en terminant, il jeta sur le cercueil de Casimir une poignée de cette terre de Pologne, comme un dernier hommage, comme un dernier adieu!

La tombe s'est refermée : l'homme est jugé. Au modèle de toutes les vertus publiques et privées, au bon fils, au bon père, au grand citoyen, la vieille Rome eût élevé des statues. Le poëte attend son juge; son juge c'est la postérité; elle seule est sans passion, sans haine et sans crainte, elle seule assignera le rang et fixera la place de celui qui a dit: « Plein de respect pour les maîtres qui ont illustré notre scène, je regarde comme un dépôt sacré cette langue belle et flexible qu'ils nous ont léguée. »

La tombe s'est refermée; et voilà que de toutes parts mille voix reconnaissantes s'élèvent pour proclamer à la face du monde tout ce qu'il y avait d'instincts humanitaires dans cette âme si noble, et de quels mystères elle

s'entourait pour cacher ses œuvres pies. Là c'est une jeune fille poëte, réduite au désespoir par la misère, qui écrivait dans le premier mouvement de sa gratitude : « Quelle fée est venue nous visiter et a laissé sa baguette magique sur le lit de ma mère? tout est bonheur et sourire depuis ce moment.» La fée c'était la reine des Français, qui était venue chez la jeune fille; à son insu Casimir avait parlé pour elle. Ici c'est un vieillard qui sanglote en apprenant que le poëte a cessé de vivre : « Ah! s'écrie l'octogénaire, si je vis, moi, c'est à lui que je dois de vivre; si mon fils est près de moi, c'est encore lui qui me l'a ramené : on voulait le déshonorer, il a pris sa défense, il l'a sauvé de la calomnie; que Dieu, là-haut, lui rende tout le bien qu'il a fait ici-bas..»

Avant et après 1830, une foule de jeunes gens qui avaient du courage ou de l'esprit à dépenser invoquèrent son appui et réclamèrent sa protection : il ne leur refusa ni l'un ni l'autre; il fit plus encore, souvent il leur ouvrit sa bourse! « Les antichambres du Palais-Royal sont tellement remplies de solliciteurs, qu'elles ne peuvent plus les contenir; » ce sont là les expressions dont il se servait en recommandant à ses amis du Havre de favoriser le passage au Brésil d'un de ses protégés.

Cette affection qu'il avait pour le Havre n'avait rien d'égoïste ni de stérile; quand on a su dans cette ville que nous nous proposions d'esquisser quelques traits de la vie de Casimir Delavigne, chacun des obligés du poëte apportait sa pierre pour aider à la construction de l'édifice, c'est-à-dire de nombreux autographes annonçant à

celui-ci que justice lui était octroyée, à celui-là que la bienfaisance royale s'étendait sur sa famille!

Eh bien, l'homme qui s'était fait le grand aumônier des reines et des princes, l'homme qui allait chez les ministres pour en obtenir le redressement d'un tort, la réparation d'une iniquité, cet homme est mort pauvre, il ne voulait rien pour lui. Vous souvient-il d'une supplique en vers qu'Horace lui eût enviés? Il demandait à un de ses amis, pour une vieille femme, une place à l'hôpital, à la porte duquel on trouvait encore la concurrence. Elle finissait ainsi :

> Mon astre, dit-on, me menace
> D'y mourir aux dépens du roi :
> Pour elle accorde-moi la place
> Et la survivance pour moi.

Ainsi la pauvreté ne l'effrayait pas: il en parlait en riant, en poëte, si vous l'aimez mieux. Il est mort pauvre; c'est donc, ainsi qu'on le disait, que la réunion du beau talent, des plus heureuses chances et de la plus sévère économie, ne suffisent pas pour faire fortune dans les rangs élevés de la littérature. Il est mort académicien, bibliothécaire de Fontainebleau et officier de la Légion d'honneur; ce dernier titre avait été conféré, en 1837, à lui et à plusieurs jeunes littérateurs.

La VILLE DE PARIS a voté à l'unanimité la concession perpétuelle et gratuite d'un terrain pour l'érection d'un monument à sa mémoire.

La VILLE DU HAVRE a décidé à l'unanimité que sa statue s'élèverait sur une de ses places publiques.

Terminons par ces vers, que l'illustre Casimir Delavigne écrivit pour le grand Corneille:

Ah! qu'il pleure d'orgueil en se voyant renaître
Dans le bronze animé par le ciseau d'un maître;
Que David nous le rende avec ce vaste front
Creusé par les travaux de son esprit fécond,
Où rayonnait la gloire, où siégeait la pensée,
Et d'où la tragédie un jour s'est élancée!
Simple dans sa grandeur, l'air calme et l'œil ardent,
Que ce soit lui, qu'il vive, et qu'en le regardant,
On croie entendre encor ces vers remplis de flammes,
Dont le bon sens sublime élève, agrandit l'âme,
Ressuscite l'honneur dans un cœur abattu;
Proverbes éternels dictés par la vertu,
Morale populaire, à force de génie,
Et que ses actions n'ont jamais démentie!

FIN.

DISCOURS DE M. BOUHOY.

« Après tant de voix éloquentes et au milieu de l'emotion profonde qu'elles ont produite, j'ose à peine faire entendre la mienne; cependant, en accompagnant dans ce lieu funèbre mon illustre compatriote, c'est un devoir pour moi, c'est un besoin pour mon cœur, d'apporter, au nom du pays qui nous vit naître l'un et l'autre, son tribut de douleur et d'affliction. La ville du Havre était fière de compter Casimir Delavigne au nombre de ses enfants; elle l'a suivi avec bonheur dans sa carrière et dans ses succès; elle s'est enorgueillie de sa gloire, dont l'éclat se reflétait sur elle; elle peut donc, à juste titre, venir ici confondre ses regrets et ses larmes avec les vôtres.

» Sans doute, il appartient à la France entière celui qui se plaça au premier rang parmi ses plus hautes intelligences, qui, dans ses écrits, immortels comme sa mémoire, célébra si bien la gloire, la liberté, l'indépendance nationales, qui fit vibrer dans tous les cœurs ce sentiment sublime, l'amour de la patrie; celui enfin qui ajouta tant d'œuvres de génie aux richesses dont nous nous glorifions. Mais si, comme on vous l'a dit tout à l'heure, le nom de Casimir Delavigne est pour sa famille le plus beau titre de noblesse, n'est-il pas aussi pour sa ville natale un juste sujet d'orgueil?

» Honneur donc, au nom de cette ville, au plus célèbre de ses citoyens! honneur à son noble caractère, à son patriotisme exempt d'ambition, à son respect, à sa fidélité persévérante pour les bonnes et sages doctrines dans les lettres comme dans la politique! honneur à sa sympathie pour toutes les gloires et pour toutes les infortunes! honneur en-

core à la constance de ses affections, à ses vertus modestes! honneur enfin à cette vie, hélas! sitôt tranchée, à cette vie qui fut si belle et si pure, que, chose admirable dans les temps où nous vivons, elle ne trouve partout qu'éloge et que regrets !

» Oui, Casimir Delavigne, notre commune patrie, pour qui tu conservas tant d'amour, qui te retrouvait à toutes ses solennités, que tu peignis dans tes vers de traits si brillants, me saura gré, je l'espère, de porter sur ta tombe l'expression, tout affaiblie qu'elle est, de son admiration et de sa douleur; oui, elle voudra, je n'en saurais douter, perpétuer dans ses murs, par un monument durable, le souvenir de l'illustration que tu fis rejaillir sur elle. Adieu ! puissent ces paroles d'un compatriote et d'un ami être entendues dans la sphère glorieuse où ta belle âme a pris place ! »

ADIEU A CASIMIR DELAVIGNE.

Adieu, toi que la mort jalouse
Emporte d'un bras triomphant,
Malgré les larmes d'une épouse,
Malgré les baisers d'un enfant!
Adieu, toi dont la sainte lyre,
Toujours fidèle à ton délire,
Soumise toujours à tes lois,
A l'heure où tu chantais encore,
Vient de rendre un écho sonore
En se brisant entre tes doigts!...

Adieu, poète!... hier dans l'ombre
Pour jamais tu t'es endormi;
La France, aujourd'hui morne et sombre,
Pleure son plus loyal ami!
Car sans la flatter dans sa gloire,
Ta main sut retracer l'histoire
De ses succès, de ses revers,
Et jamais le mensonge infâme
Ne vint souiller la pure trame
De tes impérissables vers!

Colorant d'un éclat magique
Les causes, les événements,
Ta parole austère, énergique,
Fut féconde en enseignements.
Ainsi qu'une incessante offrande,
Ta pensée immortelle et grande,

Projetant en nous sa clarté,
Semblable au soleil qui ranime,
Y fit naître un instinct sublime
De puissance et de liberté!

Et jamais l'ambition folle
Ne vint t'égarer en chemin;
Jamais tu n'élevas d'idole
Pour l'insulter le lendemain.
Jamais la haine ni l'envie
N'osèrent troubler de ta vie
Les instants trop vite écoulés;
Et, mourant de la mort du sage,
Tu ne laisses sur ton passage
Que des amis inconsolés!...

Tu chantas comme chante l'homme
Qui sent l'indépendance en soi,
Qui, toujours le front haut, se nomme,
Et, le regard fier, dit: C'est moi!
Jamais ta voix grave et sévère,
Sur ce qu'ici-bas l'on révère
Ne jeta le dédain moqueur:
Tu chantas ainsi que le prêtre,
Noble apôtre d'un divin maître,
Avec ton âme, avec ton cœur!..

Adieu, puisque la mort jalouse
T'emporte d'un bras triomphant,
Malgré les larmes d'une épouse,
Malgré les baisers d'un enfant!
Adieu, puisque ta sainte lyre,
Lasse de servir ton délire
Et de se soumettre à tes lois,
Quand tu voulais chanter encore,
Vient de rendre un écho sonore
En se brisant entre tes doigts!...

VICTOR FLEURY.
Du Havre.

26 Décembre 1843.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

HAVRE.

MM. Becquey, sous-préfet. — A. Le Maistre, maire. — Longuemare. — Al. Lemaître. — C. Pupin. — Isid. Louvé. — Lepredour. — Alleaume. — — F. Leroux — Monvoisin, artiste. — Leuillier, professeur au coll. — De Saint-Jean. — A. Chandelier. — Jules Gosse. — E. Touroude. — Cte Lebas. — Lecorney. — J Pellouin — Stankiewez — Maniable. — Rose Adélaïde. — Tennière, 4 ex. — J Wanner — J. Porteu. — H. Gamblin. — J. Villain. — Meneust. — Bachelet. — G. Toussaint — J. Barbe. — Le Bourgeois, rerev de l'entrep. — Masurier le jeune, 2 ex. — A Vautier. — P. B. Fontaine. — Bonnaffé, 2 ex — Th Baltazard. — Henri Isler — Levillain. — A. Lacorne. — G Soller. — G. Prinzing — Bérard. — Jules Levillain. — A. Morin. — Reilly — Vacron. — Vicart — Barbullée — Dupuis-Lavarenne — Le Bouvier. — Adol. Lesauvage. — J. Paillette. — P. Morin — A. Deguerre. — E. Coytier. — L. Coytier. — J. Dorey. — A. Liebray. — A. Le Bourgeois — Leloup. — Frid. Perquer, 2 ex — V. Toussaint. — Léon Martel. — Herval. — P D. Meunier. — A. Lecoq. — Robin. Le Bourgeois, notaire. — Chapelle. — Lozout. — Lambert, 2 ex — Piton. — E. Lahure — Gohon. — L'abbé Benard. — M. Lemonte Vic. — Le Boullenger. — Gustave Pipereau. Graindorge. — L. Lalande. — Jardin. — Pezeril. — Sochon. — Em. Malhere. — P. T Destin. — Legros. Victor Lorgis. — C. Lamy — L. Lainé. — H. Expert 2 ex. — Massinot. — E. Mazurier. — C. Marie — H. Hasselbrinck — Dupray Thévenot. — Avenel. — Houcheeorne jeune. — Certain. — Moulé. — Dénouette — D M. Suzanne. — Moulin. — Lecadre. — Pourtales et Cie. — Paturno. — Mme Ourtaille, 6 ex. — E. Lemesle. — Marie Topsent. — L. Berhet. — A. G. E. L. E. Godefroy. — A. Brière. — Henry, artiste. — H. Blanchard. — Levavasseur. — — Borie, artiste. — Leforestier et fils. — Dignet. — V. Lambert. — Chevalier, prof. de mus. — P Bertin — J. Reine. — J. Picamelot — Patier, artiste. — P. Dubosq — Bourle, artiste — Revienshy, refug. polon. — — Lejeune. — P. Mansini. — T. Levillain. — A. Duval. — L B. Quentel. — H. Colson. — Hie. — Gte Lemaître — Lestiboudois. — A. Derville, dir. du th. — H. Duchesne, artiste. — Loraux. — Manuel Huertas, artiste. — V. de Pitray. — E de Pitray. — P. D. Rousse. — Aubert — G. Bussy. — Lechevalier. — Th. Baudry. — Claments. — Hieblot, art peintr. — J Sulzer — Lefebvre. — Anzer — A. Monnerou Dupin. — Th. Rouy — J. Riou. — D. Lemaître. — Fialdes. — Laumone. — Wiery. — Henri Hamel. — Bourgneuf. — J. Barbullée. — R. Lalbouette — Allaume. — Chabonais. — Ad. Wilbien. — Villain jeune. — Boisnard. — Escuffier. — Auth.

Acher. — A. Dehays. — Riondel. — Perier. — P. Grandin. — Le Breton. — Durécu. — Joseph Brouard. — X. Laporte. — Roquigny. — J. Métayer. — Lebouché. — Picot. — Coulon. — P. Dumesnil. — F. Corbet. — V. Graindorge. — H. Lallemant. — H. E. Mansini. — C. Jacob. — C. Will. — Hue, professeur. — V. Courchets. — Mesnil. — Beauvais. — Roger. — Lecour. — Bucquet. — Simon. — Bonnaric et Pinguet frères. — Baron aîné. — P. Delessert. — A. Prier de Saône. — Eug. Trouplin. — Gaudin. — Cardet aîné, 2 ex. — J. B. Fort Meu. — Troussel. — Ph. Jacob. — Ch. Nicolle. — Haumont, sculpt. — Schalz. — Déliquaire. — Feulard, art. peint. — André, 2 ex. — Desroques. — Gallet. — L. Guérout. — Matthey Barlow et Comp. — Lavezzari, insp. des douanes. — Aug. Boiné. — Eug. David. — H. Durozelle. — L. A. Wouters. — Gelée. — C. Piquefeu. — Joseph Martin. — Ribar. — Delestre. — A. Cochereau et comp. — J. L. Lecomte. — Najac. — Chevallier. — Molé. — Thomas. — Fréd. Ivart. — De Jouffrey. — Champion. — Ch. Tardieu. — J. Bodart. — E. Duchemin. — A. Bertin. — Demeulle. — Legrand. — Voizel, artiste. — C. A Julien. — Vimont. — L. Malherbe. — V. Aubry. — Logeard. — Henry Binos. — J. Lahens et comp. — Ed. Ch. Dupont. — Aubry. — Jules Cressens. — Le Berruyer. — L. Deneuve. — L. Bénard. — P. Roussac. — — Femme Sautreuil. — De Saint-Martin. — Lenormand père. — Noël père. — A Ferrus. — De Précourt. — Lemonnier Dubuc. — Sence, à l'entrep. — David. — Daverton. — Bernard. — J. J. Edon. — J B. Bertrand. — — A. Duchesne. — Barré, insp. princ. des douanes. — Ferd. Laignel. — Ballard. — Tarral. — A. Renault. — J. Lecacheux. — Bavant. L. F. A. — L. Spinelli. — V. Degenétais. — Ducolombier. — Lépaulard, avoc. — Testu. — Ouizille. — L. Lamoisse. — Millet Saint-Pierre. — Hipp. Dufaitelle. — Ed. Paravey. — Alb. Delarbre. — Tiebaut. — Desmonts — Et. Gautier. — Aug. Dollfus. — Boilleaud. — Burgain. — Desjardins, médecin. — A. Henry Gotrot. — Jules Balguerie. — J. H. Hopfmuller. — A. Foliot. — Hannès Monlairy. — A. L. Berthoud. — C. Wilson. — Patin. — A. Lefebvre. — L. Bertin. — Détable. — G. Smith. — E. Debos. — A. Le Portier. — A. T... Chambrelan. — Lemesle. — Ve Laborda et comp. — Laval. — R. Chaussé, 2 ex. — Dubois. — C. Oursel. — Duchemin. — Ph. Albrecht. — Lanjuin. — J. Fessart. — Renault. — Renault, entrep. — Capelle. — Duernel — Cor. — Marthe et Schmidt. — Trottel. — Pelet. — C. A. Julien. — G. Vimont. — L. Bourgoise. — Ch. Flèche. — L. Ferret. — Adam. — Piquet-Wild. — Staud et Jean, dit Chéri. — Harivel. — Ballet jeune. — E. Maillié. — Contoux. — Coste de Montry. — C. A. Bourquin. — Besonguet. — Champaigne. — A. Buquet. — A. Lecordier. — Rollin. — Lemoyne-Bory. — A. Hébert. — Desnoyers. — Brunet. — Alleaume Fidélin. — Charles Durand. — Hervieux. — Bois. — Pierson. — — Louedin. — Adam. — Bréard. — Roger. — Massey — Pinguet. — — Dizié, recev. principal des douanes. — Jonnart. — Derothiacob. — Couzier. — Dépalières. — Lebas. — Lecerf. — Devaux. — Lebaudy. — Robin. — Privat. — Durand. — B. Jacquemont. — Torrachini. — Lemaire, pharm. — Besson. — Lecaron aîné. — Marie, inst. — Daupeley-Ph. — Dizié, vérific. — Pouget. — Guihéry. — Dary. — Ells. Halley. — A. Halley. — Duvalcourt. — Besson. — Mme Lalouette. — Chevaliercourt. — Alex. Simon. — Valette.

INGOUVILLE.

MM. Fréd. Sence, prop. — Tronquoi. — L. Dupont. Un Anglais, rue de Mont., 39. — F. Cibiel, fab. — R. Lefrançois. — Bence, receveur de l'enreg. — Colombe. — L. Ladvocat. — Nathalie Leplay. — Edw. Boisgérard, maire. — Ed. Lenétrel. —V. Fleury, secrét. de la mair. — C. Lemierre. — Caunois. — P. Lechevalier.— Hurry. — Nion.—Ch. Garnier, jug. de p.—Pimont, jeune. — Champin. — Rousselin : Déhays. — Avenel — Le Marchand — A. Le Baillif. — Follin. — Durand. — Pimont, aîné. — Platel, père. — Ed. Bucaille. — Veulliet et Vierpont. — N. B. Dumesnil. — S. Hannin. — Lemonnier. — V. Fautrel. — Déprez. — S. Demérithe. — Michel. — Gripon. — Lanquetot. — A. Aubry — Mesnier. Semeladis. E. Bayeux. — Ph. Lallouette. — Lemarsis — F. Clerget.

GRAVILLE.

MM. J. B. B. Eyriès, memb. de l'Inst. de Paris.—Alex. Eyries, maire.—Prosper Eyriès, anc. adj du maire du Havre.—Varquain.— Mme Fortier.—Forestey. — Pierre Beslon. — P. Thierry, ing. méc. — D. J. B. Benoist, com de pol. — J. A. Malfilâtre, élève en ph. — Gavrelle, père, adj. — Trébourg, gard. ch. — E. P. Sauvage, secrét. de la mair. — A. Caumont. — John Hurel. — Masière. — Buisson. — Jouen. D. M., 2 ex. — Alex. Vasse. — J. Dubec. — L. G. Vimbert. — Alp. Thaler. — E. B. Lalné. — M. Marande.— D. Bisler. — P. M. Aunay. — A. J. Meynard. — J. F. Liot, curé. — P. Lionel. — J. P. Bonvoisin.— T. Vigan. — P. J. Palfray.— Des Ch. Valpêtre. — M[illegible] Boursy. — B. Casper. — A. Delarue. — E. Saglio. — E. Trolé. — J. [illegible] Défourneaux. — P. Delarenesle, vic. P. L. Bourdon. — J. B. Mallet. — J. P. Mallet.— Thieullent. A. Blondel. — P. L. T. Letellier. — N. L. Avice.— J. B. Thiebot. — R. Lelièvre. — L. S. Le Métayer. — Th. Godefroi. A. Simon. — J. P. A. Buffet.— J. Rollin. — Mazeline, frères, 2 ex.— A. [illegible] — G. Hauck. — Carabin, fils, 2 ex. — A. C. F. Duchesne. A. [illegible] — L. Capette. Em. Duboc, à Lisieux. — A. Prudhomme. — L. Pascal. — Parent. — A. Barbier. — J. Liset. — A. Berger. — [illegible] 2 ex. — Ed. Costil. — L. Blais jeune — J. [illegible] Ricol. — J. [illegible] — [illegible] — B. Deschamps. — C. A. Paumelle. — H. V. Hâte. — [illegible] — Meldon, jeune.— Am. Bouic — Delph. [illegible] — [illegible] — Em. Butticaz. — Alph. Haudon. — [illegible] — [illegible] net. — Th. Barbet. — Lecarpentier, aîné

[illegible]

MM. [illegible] — Herbin. — [illegible] — [illegible] — [illegible] — Berthelot. [illegible]

[illegible]

MM. [illegible] — [illegible] — Lefebvre, [illegible] — [illegible]

GODERVILLE.

MM. Auger, lib. — J. G. Manoury, prop. — E. Tauvel, pharm.

FÉCAMP.

MM. Em. Couillard. — Allard, nég. — David, filateur.

IVETOT.

M. Fromentin, fils aîné, prop.

VALMONT.

M Bornot, maire, 2 ex.

SAINT-VAAST-DIEPPEDALLE.

M. Eustache Gauger, fils.

SANVIC.

MM. Alexandre, maire. — E. B. Lemoine, curé. — Léger.

BLÉVILLE.

MM. Desramé, maire — Duval, curé — Avenel. — Dupré.

HONFLEUR.

MM. Lachèvre, maire. — Thiis. — Maillard, ent. — Lecarpentier, nég. — Bailleul, D. M. — Delarue, neveu, ph. — Anat. Auber. — Collibert, jeune. — Guillon, fils. — Batton, prop. — Guérard, not. — Le Maire, la bibliothèque publique — Daguet, maître de pension. — Lamare-Picot. — Jules Satès.

SAINT-ADRESSE

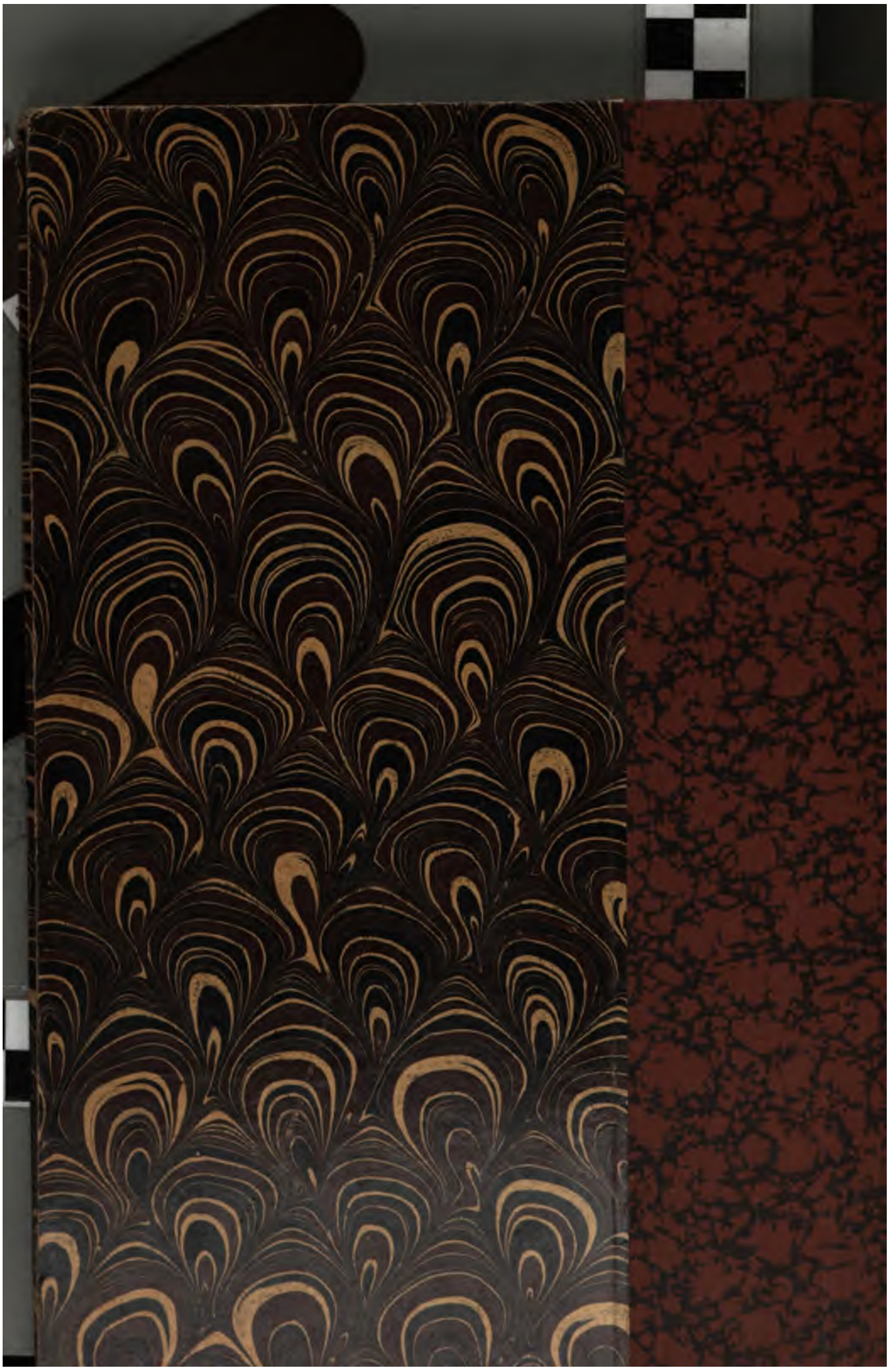
MM. Thieullent, maire. — Alphonse Karr. — Berryer.

ROUEN.

MM. Dupont-Delporte, préfet — De la Preugne, secrét. gén. de la préf.— Tougard, cons. de préfect. — Napoléon Dupont-Delporte, chef du cab. part. — Grenot, cons de préf. — Dieusy, chef de div. — Decalles, insp. des hospices du départ. — Vingtrinier, D. M. — Decaen, cons. de S. M. B. — Lebret, pharm. — Jubert, prop. — Abbé Cochet, aum. du col. roy. — Ach. Deville, direct. du Musée. — Nicétas Périaux, direct. de la Revue de Rouen. — Deschamps, avoc. — Alf. Peron, imp. — Alf. Brière. — Le Brument, lib., 25 exemp.

PARIS.

MM. Boursy, J. C. A., cons. d'état, direct. gén. des contrib. ind., 5 ex. — Choppin, P. J N., avoc. à la Cour royale. — De Lopez, 5 ex. — Farcis, frères, 2 ex. — D. Guilmard. — A. Dauvergne. — Ch. Morlent. — Célest. Allard. — Jules Allard. — Guillet.

SAINT-GERMAIN EN LAYE.

M. A. Dousseau.